

Gaston CALMETTE  
Directeur-GérantRÉDACTION DU SUPPLÉMENT  
Francis CHEVASSURÉDACTION ET ADMINISTRATION  
Paris, 26, rue Drouot (9<sup>e</sup>), Paris

## LE FIGARO

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

ABONNEMENT SPÉCIAL  
du Supplément littéraire avec le numéro ordi-  
naire du samediFrance..... 10 fr.  
Union postale..... 12 fr.Ce Supplément ne doit pas être vendu à part.  
Il est délivré, sans augmentation de prix, à tout  
acheteur du FIGARO du Samedi et envoyé gra-  
tuitement à tous nos abonnés.

## Sommaire

ALFRED CAPUS.....	Darwin
DUPONT-FERRIER.....	Les Courses
MICHEL AUBÉ.....	L'histoire de « l'Em- pire libéral »
SONIA.....	Petits cahiers d'une étrangère
LÉON GOSSET.....	L'Anglais qui jugea Louis XVI
MAURICE TRUBERT.....	Un dîner à Yildiz- Kiosk
EDMOND CLÉRAY.....	Les barrières d'Épé- rux et le Métro
JACQUES CHENEVIÈRE.....	Parcasse
M <sup>me</sup> DE SAINTÉ-SUZANNE.....	Dans les ruines d'Angkor
ANDRÉ BEAUNIER.....	A travers les Revues
HENRI LAUSSEDAIT.....	Gambetta et la na- vigation aérienne
FRANCE DE HOHENLOHE.....	Mémoires (Le livre de demain)

## Page Musicale

Aimé LACHAUME..... Madrigal

## DARWIN

On a fêté, cette semaine, à Cambridge, le centenaire de Darwin. L'article que va lire fut écrit au lendemain de la mort du grand naturaliste et publié dans le *Clairon*, sous la signature « Canalis ». Nous avions des raisons de croire que ce pseudonyme dissimulait la personnalité d'un écrivain qui, depuis 1883, fit quelque peu parler de lui et s'imposa à l'attention publique par des œuvres sensiblement différentes de ce premier essai. M. Alfred Capus. Nous avons demandé à l'éminent auteur dramatique s'il était bien l'auteur de cette chronique philosophique et il nous a adressé la lettre suivante :

Mon cher Chevassu,

En effet, cet article trouvé dans une vieille collection du *Clairon*, et publié sous le pseudonyme de Canalis au lendemain de la mort de Darwin, est bien de moi. J'ajouterai même, si ce détail a pour vous la moindre importance, que c'est mon premier article, celui qu'aux environs de la vingtième année, on apporte au journal, en traversant une salle de rédaction d'un air un peu gauche, avec cette émotion particulière du premier duel où il y a de la bravade et une obscure inquiétude.

Je sois alors de l'école des mines : j'étais à Darwin dans la traduction de *Clémence Royer*, comme tous les étudiants de ma génération, et comme eux, je m'imaginai l'avoir compris. Vous apercevez aisément dans les lignes qu'il y a de la bravade et une obscure inquiétude.

Je n'ai jamais oublié la façon cordiale dont m'accueillit le rédacteur en chef du *Clairon*, ce pauvre Cornély. Je ne le connaissais pas. Je m'étais adressé à lui à tout hasard. Le *Clairon* venait de paraître : il faisait au gouvernement une opposition brillante et il était très lu au Quartier Latin qui, cette année-là, était réactionnaire.

Cornély me fit entrer dans son cabinet. Il jouait au whist avec notre confrère Alfred Edwards qui, depuis, a dirigé tant de journaux et qui commença à diriger des théâtres. Quand j'eus exposé le but audacieux de ma visite qui était de publier un article sur Darwin, le rédacteur en chef du *Clairon* murmura : « Tiens ! c'est vrai, Darwin est mort » ; et, entr'ouvrant la porte, il demanda :

— Qui est-ce qui a fait l'article sur la mort de Darwin ?

On s'informa. Personne, heureusement pour moi, n'avait songé à l'article, ce que voyant, Cornély me dit :

— Je vais lire votre papier, attendez une minute.

Il le lut rapidement, trouva que « ça allait » tant bien que mal, et ajouta :

— Revenez dans une heure corriger vos épreuves.

Je m'éloignai, févreux d'un succès si prompt, quand Edwards, qui tenait des cartes à la main, me posa sévèrement cette question :

— Pardon, jeune homme ! Savez-vous jouer le whist ?

Je répondis que je le savais.

— Nous allons voir, continua-t-il. Asseyez-vous. C'est vous qui êtes avec moi.

On riait autour de nous, car le *Clairon* était un journal familial, de demeurait interrogé et je me trouvais à la table de jeu. Edwards venait de me rappeler à la vie réelle d'où je m'étais momentanément écarté, et je compris soudain que si je faisais des fautes au whist, mon article sur Darwin ne passerait pas.

Je ne dus pas faire de fautes, car mon article parut le lendemain matin en tête du *Clairon*, et je vis ainsi le curieux enchaînement des choses de ce monde.

Excusez, mon cher Chevassu, ces souvenirs d'un Paris déjà lointain, déjà si différent du Paris d'aujourd'hui plus mélangé et plus âpre, incertainement à l'indolence et à la fantaisie. Temps définitivement abolis, où le hasard jouait encore un certain rôle dans la destinée des jeunes ambitieux et n'avait pas été remplacé par l'énergie farouche et une volonté de fer !

Je me rappelle d'ailleurs, juste à propos pour m'arrêter dans la voie fâcheuse des comparaisons et me faire, une fois de plus, sentir la vanité de cet exercice, qu'à l'époque dont je vous parle, nos amis nous disaient aussi : « Si vous aviez connu le Paris du temps de l'Empire ! » Et il n'est pas douteux que sous l'Empire, c'est le Paris du temps de Louis-Philippe que les hommes mûrs invoquaient devant les jeunes gens désireux de vivre. Ce qui prouve la mémoire tendre et ingénue que nous conservons des êtres et des lieux parmi lesquels nous avons eu vingt ans.

Très cordialement à vous,

ALFRED CAPUS.

superstition même. Personne moins que lui n'était prédisposé à le seoir.

Mais, au-dessous de lui, des savants, dans l'Europe entière, ont pris ses observations et ses théories ; on a tiré de la plus qu'un système, un dogme et une religion implacables, sans y admettre ni lacune, ni erreur, et la science de Darwin s'est vue transformer en une machine de guerre matérialiste.

Les Allemands, qui n'avaient rien inventé, donnèrent le branle et tout d'abord essayèrent de s'approprier la découverte. A l'apparition de *L'Origine des Espèces*, M. Louis Büchner, professeur à la Faculté de Berlin, publia un opuscule où il démontrait péremptoirement que le système de Darwin était entièrement contenu dans un livre de lui, intitulé : *Force et Matière*, et paru deux ans auparavant. Un moment, on faillit traiter, en Allemagne, Darwin de plagiaire. Le chauvinisme ne s'arrêta pas là, car en matière de science et de philosophie, celui de nos voisins d'outre-Rhin est féroce. On fit des feuilles. Non seulement Darwin n'avait pas inventé le darwinisme, mais Büchner ne l'avait pas inventé non plus. Celui qui avait inventé le darwinisme, c'était Goethe, le grand Goethe. Tout le système se trouvait contenu dans quatre lignes du poète à propos d'une observation de botanique.

Cela n'a, d'ailleurs, rien de bien étonnant. Mme de Staël a dit un jour : « En Allemagne, l'admiration de Goethe est une franc-maçonnerie. » Il est donc tout naturel que certains Allemands ne puissent admettre qu'il existe autre chose sur terre que la prose et les vers de l'interlocuteur d'Eckermann, si détesté de M. Barbey d'Aurevilly.

Quelques années après *L'Origine des Espèces*, Haeckel s'aperçut que le système de Darwin contenait différentes lacunes ; qu'entre autres, la création de l'homme n'était pas expliquée avec suffisamment de détails. Darwin se laissa sur ce fait important avec la prudence d'un homme qui n'a pas assisté à la chose. Cette discrétion ne satisfaisait point Haeckel. En un ouvrage très long : *Système de la nature*, il énuméra, avec des détails précis de reporter parlant d'un fait divers, toutes les phases par lesquelles l'homme avait passé avant d'en arriver à porter le casque prussien sous les ordres du maréchal de Moltke.

En définitive, disait Haeckel, l'homme était né à l'état de microbe et par génération spontanée, à l'époque lointaine où la terre commençait son long voyage autour du soleil sous forme de bouillie incandescente. Peu à peu la croûte terrestre se refroidit, et au moment où elle en arrivait à la température des vers à solennite, ce microbe qui, sous le nom d'homme, devait parcourir une si brillante carrière.

En France, *L'Origine des Espèces* causa une énorme sensation, mais fut, par nos plus illustres savants, accueillie avec une sorte de réserve et discutée de plus près qu'en Allemagne. Mais, plus que la patrie de Goethe, la France avait quelque droit à la théorie de Darwin. Lui-même l'avouait hautement et n'avait pas honte de citer la lutte fameuse entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, en 1830, à l'Académie des Sciences et où ce dernier avait présenté un grand nombre d'observations recueillies et complétées par Darwin.

Ce fut d'abord la philosophie positiviste de Comte, alors représentée par Littré, qui s'attaqua à *L'Origine des Espèces*. Dans sa revue et dans ses livres, à de nombreuses reprises, Littré nia que le livre de Darwin fût autre chose qu'un recueil d'observations très savantes et d'une curieuse subtilité ; il établit qu'il était impossible de les généraliser en système, que de trop nombreuses lacunes existaient, et que, surtout, si on essayait de les appliquer à la généalogie de la race humaine, on se heurtait à de grosses invraisemblances de logique. Littré était plutôt un adversaire du darwinisme et son élève en philosophie, Robin, vota contre Darwin à l'Académie des Sciences, lorsqu'il fut question de le nommer correspondant.

Le darwinisme fut accaparé par une certaine école de socialisme qui, étudiant d'une façon très rudimentaire, en fit une manière de catéchisme, avec des demandes et des réponses, et bâti des systèmes sociaux sur ce fait que l'homme descendait du singe. Ces savants étaient, en grande partie, des étudiants de première année.

Au milieu de ces polémiques, Darwin, tranquillement, corrigeait et recorrigait son livre ; sans s'en douter, il était devenu l'homme le plus célèbre de l'Angleterre. Il portait un nom déjà connu. Son père, Erasmus Darwin, était un des savants éminents du siècle dernier et ses publications physiologiques marquaient une date.

L'auteur de *L'Origine des Espèces*, Charles-Robert Darwin, est né à Shrewsbury, en 1809. Les biographes donnent peu de détails sur sa vie privée, à ses débuts. Il entra dans le monde savant en 1831, époque à laquelle il fut reçu docteur. L'année suivante, il commença avec le capitaine Fitz-Roy, en qualité de naturaliste, ce voyage au Brésil et au détroit de Magellan qu'il a raconté plus tard, en avouant que c'est là que lui vint la première idée de son futur système. Ses études sur certains fossiles lui firent apercevoir les imperfections des diverses classifications du règne animal, et à son retour à Londres, il s'attacha à son grand labeur dont il ne sortit un instant que vingt-cinq ans après, en 1859, pour jeter dans la discussion européenne son grand œuvre : *On the origin of species by means of natural selection*.

Sa méthode de travail, sur laquelle il a donné lui-même des détails précis, n'exigeait pas une grande complication d'éléments. Il ne faisait pas grand bruit sur ses expériences et s'avancant lentement dans l'élaboration de sa décou-

verte. Son laboratoire n'était autre que son jardin et il étudiait sur des plantes communes qu'il suivait attentivement dans leurs développements de chaque jour. Il découvrit ainsi la théorie du curieux phénomène de la sensitive et c'est de ces menues observations qu'avec la puissance de sa logique et de son génie, il arriva au général et magnifique système de l'origine des espèces du règne végétal. Il ne livrait pas ses découvertes au public une à une, mais il attendait patiemment dans le perpétuel labeur, le moment où il trouverait le secret de l'énigme.

Le système de Darwin, il serait puéril et parfaitement ridicule d'en tenter l'explication dans une chronique de journal. Il suffit de dire qu'il est basé sur ceci : que les diverses modifications que subissent les espèces ont lieu en vertu du principe dit de *sélection naturelle*. Un exemple en fera comprendre l'importance et l'application. C'est une des infinitésimales observations sur lesquelles Darwin édifiait son système.

Considérez, dit-il, les petits insectes qui vivent sur les feuilles des arbres. Ils sont tous verts. Pourquoi ? C'est qu'étant verts, c'est-à-dire de la couleur du milieu où ils vivent, ils avaient, sur les insectes d'une autre couleur, vivant dans le même milieu, une supériorité incontestable dans la lutte quotidienne. Ils étaient moins visibles et résistaient mieux, par conséquent, aux ennemis du dehors et du dedans. C'est pourquoi les insectes verts se sont seuls perpétués sur les arbres, aux dépens des autres espèces disparues.

La sélection naturelle est donc le choix fait naturellement par les conditions mêmes de l'existence parmi les êtres les mieux doués au détriment des autres. C'est une perpétuelle modification. La formule en est célèbre : *Struggle for life*, la lutte pour la vie.

Le livre de *L'Origine des Espèces* est plein de ces subtiles observations qui lui donnent un pittoresque prodigieux. Mais de là à bâtir des sociétés idéales sur ce principe que les insectes dans les arbres sont généralement verts, il y a une bonne distance.

Darwin n'y a jamais pensé, non plus qu'à en déduire avec une précision mathématique que l'homme avait été le singe un ancêtre commun, et que le singe était simplement « un cousin de l'homme, qui n'a pas réussi », — suivant un mot célèbre.

On a fait fonder ainsi à Darwin, bien malgré lui, une religion spéciale. Avant tout, il était préoccupé de ses observations — bien plus que de sa philosophie ; — seules, elles auraient suffi à en faire l'homme illustre et le grand savant qu'il était. Le peuple anglais l'appela « le philosophe » et avait pour lui une espèce de vénération mystérieuse.

Darwin était un beau et grand vieillard solidement campé. Francisce Saxe, qui lui fut présentée lors du voyage de la Comédie-Française à Londres, a décrit son intérieur simple, ses goûts de famille et sa laborieuse existence. Darwin, depuis longtemps, ne sortait plus que dans son jardin et recevait peu. Il travaillait beaucoup, sans se soucier de l'âge et tranquillement se retirait dans sa gloire.

Il n'en est pas de plus retentissante en Angleterre. Ses ouvrages y ont acquis une notoriété inouïe pour des livres de science pure. *L'Origine des Espèces* s'est vendue à plus de soixante et dix mille exemplaires, — presque autant que *L'Asommoir*.

Canalis.

## LES COURSES

La plus noble conquête que le cheval ait jamais faite, c'est, on le sait du reste, la conquête de l'homme. Par suite, la conquête de la femme. Car la femme, même aux courses, n'a pas la cruauté de laisser l'homme trop longtemps seul.

Voilà bien longtemps qu'elle est reconnaissante aux courses de lui fournir prétexte à exhiber des toilettes nouvelles. En 1777, le duc de Croÿ notait dans son *Journal*, récemment publié par le vicomte de Grouchy et M. Paul Cottin, ce tout petit détail : « La plupart des jolies femmes de la Cour étaient aux courses en demi-amazone galant. »

Un jour de courses, la poudre de leurs cheveux était discrète ; elles consentaient même à baisser un peu cet édifice de leur coiffure, qui mettait leur bouche à mi-centime de leurs petits pieds. Le chapeau tricorne prenait, chez elles, une effronterie masculine que lui disputait le chapeau de castor ou bien le feutre vert, gris ou brun, de forme basse ; ce feutre était aligné en façon de visière, par un rebord minuscule. Les femmes renouaient aux papiers, fussent-ils jansénistes. Elles voulaient des robes en redingote avec des revers, un collet double et des boutons de métal. Autour du cou, la cravate. Sur la gorge, le jabot et le gilet avec deux montres et leurs breloques pendant aux deux poches. Elles avaient à la main non plus un éventail, mais une canne haute. Elles s'étaient mises en tête de réhabiliter un peu le sexe laid.

Aux courses de 1835, l'audace de la duchesse de Joyeuse parut plus grande. Elle s'affubla en jockey, mit un pantalon fort collant et courut rejoindre M. de Beaumont, son fiancé. Mais le même jour la duchesse revint consternée : son idée avait été plagiée par cinq ou six de ses amies. Une seule chose demeurait incertaine : laquelle, de ces jeunes femmes, avait le vêtement le plus ajusté.

Un autre déguisement féminin fut applaudi au théâtre, sous Louis XVI. Une comtesse, qui ne pleurait plus son défunt mari, demeurait, entre quatre soupriants, fort indécise. Elle promit sa main à celui des quatre qui, parti avec les trois autres de la barrière du Roule, arriverait le premier chez elle, à Neuilly.

Or, le vainqueur se trouva être le plus ruiné et le plus libéral des quatre, le marquis de Volni. Le plus sérieux et le plus épris arrivait bon dernier : c'était le chevalier de Fondville. La petite veuve comprit sa propre sottise ; elle s'accusa, elle pleura un peu, elle se découvrit une migraine. Ayant chargé son oncle de festoyer les quatre prétendants, elle courut vite endosser la perruque et la livrée d'un valet.

C'est elle qui servit ses amoureux à table et qui entendit leurs propos. Volni proposait de

courir de nouveau la comtesse contre la petite Hortense. Fondville devint tout pâle ; il pensa mourir de fureur. Son émotion gagna tendrement la comtesse. En s'approchant du pauvre chevalier il parut qu'elle n'avait plus l'air d'un valet. On lui demanda son nom. Elle répondit, en ôtant sa perruque : « Mme de Fondville ». Le soupçon lui était venu enfin que le plus mauvais coureur risquer d'être le moins mauvais mari.

Marie-Antoinette encourageait de toute son âme les premières courses organisées en France. Le duc de Lauzun assure que la reine, avant le départ des chevaux, lui avoua, en 1775 : « J'ai tant de peur que, si vous perdez, je n'aie plus de jeûneur ! »

Au champ de courses des Sablons, près du bois de Boulogne, elle avait une loge parée avec un goût charmant. De là, on avait, pour peu que le temps fût beau, un spectacle dont les plus blasés ne se lassaient point. Il y avait plus de deux mille carrosses, orange ou vermillon, ou au zébré d'or.

C'est en 1766 qu'on avait, pour la première fois, imité en France les courses d'outre-Manche. On comptait beaucoup sur le cheval de M. de Lauragais, mais l'animal se trouva malade et ne put faire qu'un tour : peu de jours après, il mourut. On eut la preuve qu'il avait été empoisonné par un palefrenier anglais, jaloux de la supériorité sportive de son pays. La Cour et la Ville jaseront pendant douze heures au moins de cette aventure : ce fut le signe qu'elle était d'une gravité extrême.

Le jockey du comte d'Artois était vert-pomme, garni de rose ; celui du duc de Lauzun, noir, garni de vert ; celui du duc de Chartres, noir, garni de roses ; celui du prince de Condé était blanc, celui du marquis de Guéméné était rouge, garni de noir. La Révolution bouleversa toutes ces couleurs. L'égalité triompha. Les concurrents, sous le Directoire, eurent tous une toque légère, garnie d'une longue plume, un pantalon blanc, un gilet blanc, une ceinture tricolore.

Les vainqueurs recevaient une couronne que le jacobinisme avait la générosité de jurer sans danger pour la République. On les faisait monter sur un char antique. On les promenait en triomphe du Champ de Mars aux Champs-Élysées. Et l'on joignait à tant d'honneurs cet honneur suprême : ils embrassaient leurs juges.

Le prix de la course était alors deux pistolets d'or ou un cheval. On était loin du temps où Louis XIV proposait de donner en or le poids du poulain anglais de sir Thomas Warton. Louis XVI offrait, en 1781, trois prix de cent louis chacun ; Napoléon I<sup>er</sup>, en 1805, un grand prix de 400,000 francs et Louis XVIII, en 1819, un prix de 6,000. Le prix de 100,000 francs fut créé en 1863.

Les paris engagés sur les courses étaient, sous Louis XVI, de 7,000, 8,000, ou 10,000 louis. Sous Louis-Philippe, on avait fait quelques progrès. Il fallait tout un billard pour permettre à M. de Pontalba d'établir le gain de ses paris. Malgré tout, le *Journal des Haras* en 1833 demeura triste et disait : « Nous ne comptons pas encore — hélas ! — de ces amateurs passionnés qui parlent seulement des courses et des chevaux, vivent uniquement parmi les palefreniers et les jockeys et dont l'écarter c'est le salon. »

G. Dupont-Ferrier.

## L'Historien de "l'Empire Libéral"

M. Emile Olivier publie le quatorzième volume de *L'Empire libéral* ; et ce volume est, dans cette œuvre pathétique, le plus pathétique de tous : il relate les événements qui ont amené, entre la France et l'Allemagne, la déclaration de la guerre.

Aucun historien n'aurait écrit sans émoi le récit de tels jours. Mais combien doit souffrir davantage encore, à le composer, l'homme qui, en toute cette terrible affaire, eut un rôle si grave ! Et quorum pars magna fui... Car il n'est pas seulement l'auteur du récit ; mais, dans la mesure où l'on peut désigner une initiative individuelle comme la collaboration des destinées, il est aussi, pour une large part, l'auteur des événements.

Le tragique dénouement de la Guerre a transformé en responsabilité redoutable ce titre de gloire. Et c'est ainsi que l'écrivain scrupuleux auquel nous devons *L'Empire libéral* a conçu sa tâche : il a voulu, en même temps qu'il racontait avec exactitude les faits, expliquer avec justesse son activité personnelle. Jamais plus émouvant procès ne fut instruit et ne fut plaidé devant l'opinion publique. M. Emile Olivier a senti la farouche grandeur de sa cause : admirable historien, il s'est encore signalé dans cet ouvrage comme le plus honnête et le plus convaincant des orateurs. Ce poignait plaidoyer *pro domo* occupera, dans notre littérature contemporaine, une place très importante au premier rang des belles œuvres de sincère et forte éloquence.

Après la Guerre et le désastre, l'ancien ministre de l'Empereur a noblement pris son parti de vivre dans la retraite. Aucune circonstance, et même les injustes injures d'adversaires mal informés, ne l'a tiré du superbe silence où il s'enfermait. Il était encore jeune, prodigieusement doué pour l'action et pour la lutte, pourvu d'un incomparable talent de parole, et possesseur en outre des documents qui, étudiés avec impartialité, réduiraient à néant les calomnies et les préventions. Il s'est tu, pendant de longues et cruelles années, laissant dire, acceptant l'outrage. Il a eu, pour attendre l'heure de la lente justice, la plus fière et la plus stoïque attitude, — la plus difficile aussi : celle de la défiance. Avant de parler et de se défendre, il voulait que les esprits de ses compatriotes eussent le temps de s'apaiser ; et, qui sait ? ne voulait-il pas encore s'assurer de sa propre résignation, afin d'acquiescer la certitude absolue de sa dure sérénité ?

Il y parvint ; et l'on peut conjecturer que ce ne fut ni sans effort, ni sans souffrance. Si l'on évoque ces années d'austère abnégation, d'opiniât et tourmentant mémoire, on se demande si nulle

existence a été plus énergique, plus digne, plus douloureuse et plus hautaine.

Puis, après la série de ces années-là, l'historien de son pays et de lui-même commença d'écrire. Il s'était mis à la besogne sans hâte, il travailla sans nervosité. Il prit les choses à leur première origine ; et si, comme on le pense évidemment, il éprouvait l'honorable désir d'arriver au plus tôt à sa justification décisive, il ne céda point à la tentation de se dépêcher : il écrivit, au jour le jour, treize volumes avant d'arriver aux faits de juillet 1870. Il ne brûla point les étapes ; et, aujourd'hui, quand paraît le volume de son apologie concluante, il a quatre-vingt-quatre ans !... Connaît-on beaucoup d'exemples d'une telle maîtrise de soi ? Puisqu'il a lui-même, dans son livre, hardiment protesté contre la popularité et injurieuse paraphrase du « cœur léger », ne craignons pas ces mots : cette maîtrise de soi n'est-elle pas la marque la plus certaine du cœur le moins léger qu'il y ait eu, — d'un cœur vaillant et qui porte avec fierté le poids formidable de ses souvenirs ?

Tandis qu'il composait, avec un soin d'annaliste fidèle, ses treize premiers volumes et, d'année en année, ajoutait l'autre, le principal, le concluant, afin de le placer à sa date et de lui réserver sa pleine signification, le temps passait et le vieillard pouvait se demander s'il aurait le loisir d'achever son œuvre, de la mener au terme en vue duquel il l'avait entreprise ; il eut confiance en Dieu et en lui-même ; il ne dérangea pas son plan primitif, il n'écoula rien... Il a aujourd'hui sa récompense.

En quelques mots, voici ce qu'il a démontré, point par point.

Quand fut posée la candidature d'un Hohenzollern au trône d'Espagne, le ministre de Napoléon III décida de l'écarter, « dit la guerre s'ensuivre » : en prenant cette mâle résolution, il eut le souci de l'honneur de la France. Quand cette candidature, inacceptable pour notre pays, eut été écartée, il lutta intrépidement pour le maintien de la paix : en agissant ainsi, il travaillait pour l'intérêt légitime de la France. Et, en troisième lieu, cette paix désirable, il aurait réussi à la maintenir sans la publication de la fausse dépêche d'Ems, par où se manifesta l'initiative belliqueuse de Bismarck. Fallait-il, à ce moment encore, refuser la guerre ? On ne le pouvait pas sans mettre ce pays dans l'intolérable situation de qui a reçu un soufflet et ne réplique pas... Alors, dit M. Emile Olivier, « je me suis infligé la plus atroce souffrance qu'un être humain ait connue, en mettant mon nom au bas d'une déclaration de guerre afin que l'honneur de mon pays ne fût pas lésé ». En somme, le ministre de l'Empereur a tout fait pour éviter la guerre tant que la guerre pouvait, sans déshonneur, être écartée ; et, lorsque la guerre fut pour ce pays une question d'honneur, il l'accepta courageusement.

Notons-le, cette guerre pouvait réussir. Elle fut, à plusieurs reprises, sur le point de tourner à notre avantage. Il a fallu, pour qu'elle devint un désastre, un incroyable enchaînement de fatalités que nul homme d'Etat n'eût été en mesure de prévoir. Pour ne mentionner que cela, qui pouvait prévoir l'extravagante faute de Bazaine ? Et, sans cette faute aussi absurde que criminelle, la guerre avait une autre issue !...

Revenons au cas de l'auteur de *L'Empire libéral* : si les opérations militaires de 1870 et de 1871 avaient eu le résultat sur lequel il était judicieux de compter, toute la rancune qu'on lui a témoignée était gratitude et louange. Or, ni la défaite ni la victoire ne dépendaient de lui ; et l'on a groupé sur son nom les déceptions que le sort amena, les erreurs que d'autres ont commises et toute l'immense douleur dont il ne fut pas la cause.

A présent, près de quarante années après l'année terrible, devenu vieux, mais plein de force et de vertu civique, soutenu par le jugement de sa conscience, il écrit l'histoire des mauvais jours qu'il a injustement expiés et il prouve qu'il a fait son devoir. Il est un grand et beau vieillard qui porte hautement un fin visage de Français de jadis.

Il a quelque ressemblance avec les Chateaubriand et les Lamartine. Il est un poète et un orateur de cette école et de cette envergure ; — il est un orateur à qui, depuis quarante ans, la fatalité n'a pas permis de prendre la parole et qui passe son éloquence dans ses écrits et dans ses propos — un orateur enflammé, fécond en belles trouvailles d'idées et de mots. Et il est incroyablement assidu au travail, à ce travail qu'il s'est imposé comme une tâche d'honneur et de vérité. Sa volonté ne lui manquera pas. *L'Empire libéral* comporte encore deux volumes. Il les écrira, ces deux volumes, avec la même ardeur quotidienne, la même obstination glorieuse qui triompha de l'âge et de la fatigue.

A la dernière page du quatorzième volume, après avoir comparé au supplice de Prométhée le sort que la destinée lui a fait, il ajoute : « Autour de moi aussi des êtres bien-aimés, charme, fierté et force de mes jours, ont formé le cœur des douces Océanides ; je les nomme tout bas en les bénissant... » Il serait facile de commenter cette phrase si touchante et si discrète émotion, si l'on ne préférait lui laisser ce charme mystérieux. L'ancien ministre de l'Empereur a senti sa vieillesse adoucie par la présence perpétuelle et attentive de sa femme et de ses enfants ; et c'est ainsi, dans une atmosphère de tendresse vigilante, qu'il a préservé et qui le garantit, qu'il a eu le courage magnifique d'évoquer les jours atroces et de les raconter avec une tranquille bonne foi. Mme et Mlle Emile Olivier sont ses collaboratrices de tous les instants ; elles ont assumé, auprès de lui, le rôle modeste de secrétaires. Mais elles n'écrivent pas seulement sous sa dictée ardente ; elles lui donnent aussi,

par leur affectueuse et pieuse compagnie, l'énergie que réclame une telle œuvre.

Michel Aubé.

## Petits cahiers d'une étrangère

Pour être étonné de quelque chose, il faut comparer et se souvenir ; il faut comprendre ; ou bien il faut, si l'on ne comprend pas, comprendre qu'on ne comprend pas.

C'est pour cela qu'un vrai imbécile n'est jamais étonné de rien.

L'homme nous est inférieur en ceci, quo l'oisiveté le dépare ; et qu'un mari, vraiment, n'est supportable qu'à condition d'avoir, dans la vie, quelque chose à faire.

Il n'y a que la femme qui soit capable de s'épanouir, avec grâce, dans l'inaction.

Musique... La galerie d'entrée est pleine d'habits noirs immobiles. On écoute la voix qui chante, là-bas, dans le salon silencieux où s'alignent, sous les lustres, les épaules nues des femmes. La voix qui chante est agréable ; et les épaules sont jolies. Mais Philibert, jeune diplomate, a trois sœurs « à faire », et il voudrait bien s'en aller.

C'est toute une manœuvre et point facile. Il s'agit de profiter, dans le silence, des moindres bruits, propres à couvrir celui qu'on fait soi-même, en se déplaçant de ne déranger personne ; de guetter, pour gagner la porte, l'instant précis où l'œil du maître de la maison s'en détourne. Philibert excelle à ce jeu. Tout à l'heure, il me soufflait à l'oreille un compliment, serait la main de mon mari, distribuait des bonjours et des sourires, semblait savourer avec délices un concert qui l'assomme... Je me retournai. Philibert s'est « défilé ». Tout le monde a vu qu'il était là. Personne ne voit qu'il n'est plus là.

Il y a, dans le monde, un art de partir qui fait suite à l'art d'arriver.

La vue d'une pendule arrêtée, d'un bibelot qui n'est pas à sa place, d'un vêtement qui « traîne », me cause un malaise singulier ; je souffre d'un tiraillement mal formé, d'une ébauche posée de travers, au long d'un mur ; et il m'est arrivé, dans des maisons où j'entraîne pour la première fois, d'aller droit à un tableau qui penchait, et de le redresser. Tout défaut d'ordre, d'équilibre ou d'harmonie parmi les choses qui m'entourent, me gêne physiquement. Dou cela vient-il ? Mon mari se moque de moi. Il dit que le bon Dieu m'a donné, par erreur, deux consciences, et que, ne sachant que faire de la seconde, il m'en a mise dans l'œil.

Ma femme de chambre a fait un mariage d'amour, grâce auquel elle est devenue une petite bourgeoise très « à son aise ». Pendant plusieurs années, j'avais protégé cette « servante et désiré son bonheur. La voilà heureuse ; et cela ne me satisfait pas autant qu'il paraît. J'en voulais parfois à Marceline d'être trop librement de ma bonté ; je lui en veux presque, à présent, de n'avoir plus besoin de moi. C'est un sentiment peu joli, je sais bien. Mais je le ressens tout de même.

Toutes les douleurs ne sont point à redouter. J'en sais qui embellissent la vie, qui la complètent et dont je roulerais, si j'étais homme, de n'avoir point souffert.

— Je suis atteint, me dit V., d'un grave défaut. Je suis un irresolu... Prendre un parti m'affole. Et cela a eu pour moi toutes sortes



date, la connaissance de Franklin qui représentait l'Amérique près du gouvernement anglais. Franklin l'emmena avec lui.

A peine avait-il mis le pied sur le nouveau continent qu'il se découvrit la soudaine vocation de pamphlétaire, d'économiste et de sociologue. Il publia, en 1770, un libelle à sensation : *Le sens commun*, qui, par malheur, n'oubliait que de tenir la promesse de son titre. C'était — ou cela prétendait à être — le procès de la domination anglaise et par amplification, de tous les gouvernements monarchiques. Une formule lapidaire résumait l'argumentation ou mieux en tenait lieu : « La royauté est un papisme politique. »

Il prit part à la guerre de l'Indépendance et devint, en 1779, secrétaire du Comité des affaires étrangères. Il resta dans ce poste deux ans, au bout desquels Washington l'envoya en France avec le colonel Lawrence pour négocier un emprunt. A Paris comme à Versailles, l'accueil le plus sympathique fut fait aux délégués des insurgents : le roi lui-même tint à se faire inscrire parmi les premiers souscripteurs.

Lorsque Paine rentra en Amérique, la paix était signée. En récompense de ses services, le Congrès lui vota une allocation de 3,000 dollars, l'Etat de New-York joignit une maison et 300 acres de terre cultivable, l'Etat de Pensylvanie, 500 livres sterling.

La Révolution française le surprit dans cette retraite dorée. Il ne pensa pas qu'un tel événement pût s'accomplir sans lui : immédiatement, il s'embarqua pour l'Europe. Il était à Paris quand fut prise la Bastille. Ce fut à lui que La Fayette remit, à l'intention de Washington, la clé de la forteresse avec un dessin représentant la démolition de cette détestable prison. On voit encore à Mont-Vernon l'un et l'autre objet.

Pour l'amour de la Révolution française, Paine rompit bruyamment avec un de ses plus vieux amis, le philosophe Burke. Celui-ci avait applaudi à la Révolution américaine, mais la Révolution française ne trouvait pas auprès de lui la même faveur. Il avait émis à son sujet des réflexions sévères. Paine lui répondit par un nouveau pamphlet : *Les Droits de l'Homme*. Burke ne crut pas nécessaire de réfuter les fadaises, dont il était rempli, mais Woolstonecraft écrivit, en guise de riposte : *Les Droits de la Femme*, et un ironiste facétieux lança une *Esquisse des droits des petits garçons et des petites filles*.

Le gouvernement anglais ne prit pas à la vérité la chose si plaisamment. Une information judicieuse fut ouverte incontinent contre l'auteur des *Droits de l'Homme*.

Mais Paine avait, alors, de bien autres soucis. Il était en train de convertir la France à la République. Par ses soins, un club républicain venait d'être fondé à Paris. Cette association, qui comptait tout juste cinq membres, suppléait à sa pauvreté numérique par l'énergie de ses proclamations.

L'Assemblée législative ne voulut pas rester en retard de politesse avec un philosophe qui s'employait si méritoirement au bonheur de ses bons amis de France. Le 26 août 1792, sur la proposition de Guadet, elle lui conféra le titre de citoyen français en même temps qu'à Priestley, à Anacharsis Cloots, à Pestalozzi, à Washington, à Klopstock, à Koscinski, à Schiller. Bien mieux, quelques semaines plus tard, il était élu à la Convention par quatre départements : l'Oise, le Puy-de-Dôme, la Somme et le Pas-de-Calais.

Le Puy-de-Dôme, transporté d'un lyrisme enthousiasme, lui mandait : « Venez, ami des hommes, augmenter le nombre des patriotes d'une Assemblée qui doit fixer le sort d'un grand peuple et peut-être celui du genre humain. Les temps de bonheur que vous avez prédit aux nations sont arrivés. Venez, ne trompez pas leur attente ! »

Il trompa celle du Puy-de-Dôme, mais pour mieux combler celle du Pas-de-Calais, et le genre humain n'y perdit rien. Au bruit du canon, aux acclamations de la foule, entre deux haies de soldats qui montaient la garde sur son passage, il fit, dans sa bonne ville de Calais, une entrée solennelle. Les officiers lui donnèrent l'accolade ; la cocarde nationale lui fut présentée ; une belle dame s'avance, réclamant l'honneur de la lui attacher au chapeau. Puis, par la rue de l'Égalité, ci-devant rue du Roi, le cortège se rendit aux Jacobins où, sous le buste de Mirabeau et les couleurs tricolores de France, d'Angleterre et d'Amérique, électeurs et élus firent connaissance, aux accents patriotiques du *Ca ira*. Le 23 septembre, il adressa à ses « concitoyens » une lettre de remerciement où il disait : « Je sens mon bonheur s'accroître en voyant tomber les barrières qui séparaient les hommes libres répandus sur tous les coins du globe et qui semblaient attacher un patriote au sol qui l'avait vu naître, comme une plante l'est, par sa nature, à la terre qui la nourrit... C'est aujourd'hui la cause de tous les peuples contre les rois. »

La guerre aux rois. C'est, en effet, la mission que, pour sa modeste part, il se réservait. Dans le *Patriote Français* de Brissot, il donne, le 20 octobre, un article intitulé : « Essai antimonarchique ». « Nous nous étonnons, dit-il, en lisant que les Égyptiens mettaient sur le trône un caillou qu'ils appelaient leur roi. Nous nous étonnons de voir un despote asiatique pour gouverner une de ses provinces, etc. »

Ces fortes doctrines lui valent d'être immédiatement brûlé en effigie sur les places de Londres. Il apprend et s'en venge en essayant de les inculquer à l'athénien général lui-même. « Est-il possible, lui écrit-il, que vous ou moi, ou n'importe quel autre homme, nous croyions que la capacité d'un homme tel que M. Gueppli, ou l'un de ses fils dissolus, soit nécessaire au gouvernement d'une nation ? »

Pour jouir dans l'Assemblée de toute l'influence que lui promettaient ses antécédents, il ne manquait à Thomas Paine qu'une chose : savoir parler français. La Convention offrait, en effet, ce singulier spectacle d'un représentant, voire d'un membre du Comité de Constitution — qui ignorait le premier mot de la langue nationale et qui, lorsqu'il venait aux séances, devait se faire accompagner d'un interprète. Mais on n'avait pas alors assez de tendresses pour les théoriciens du cosmopolitisme.

A la vérité, la lune de miel ne fut pas de longue durée. Un épais nuage s'éleva des premières séances consacrées au procès du Roi.

La haine de Thomas Paine, pour les têtes couronnées s'arrêtait à l'échafaud. « Tuez le roi, épargnez l'homme », répétait-il, sans explication, d'ailleurs, comment il entendait procéder à cette mesure de justice distributive. Le 21 novembre, il adressa au président de la Convention la pétition suivante : « Ne voyant plus dans Louis XVI qu'un homme d'un esprit faible et borné, mal élevé comme tous ses parents, sujet, dit-on, à de fréquents accès d'ivrognerie, si on lui témoignait quelque compassion, elle ne sera pas le résultat de la burlesque idée d'une inviolabilité prétendue. »

« La Montagne » cria à la trahison. « Je soutiens, protesta Marat, que Thomas Paine ne peut voter dans cette question. Etant quaker, ses principes religieux s'opposent à la peine de mort ! »

Il ne vota pas la mort, en effet ; sa vengeance se tint pour satisfaite par la peine de réclusion jusqu'à la fin de la guerre et le bannissement perpétuel à la paix. On ne lui pardonna pas cette défection. Sous le quaker, Marat eut tôt fait de démasquer l'étranger. Il dénonça Paine « agent de la faction anglaise », comme il poursuivait Cloots « mouchard berlinois ».

« Les Français sont fous », écrivait-il, de laisser ces gens-là vivre parmi eux. On devrait leur couper les oreilles, les laisser saigner quelques jours, puis leur couper la tête. »

Or, notre Américain n'avait, à aucun degré, la vocation du martyr. Pour ses idées, en même temps que pour sa personne, il estima prudent de se confiner dans le silence. Il dénichait, au numéro 63 du faubourg du Nord (ci-devant faubourg Saint-Denis), une maison ayant jadis appartenu à Mme de Pompadour.

Il passa là six ou sept semaines avec une douzaine d'Anglais, traqués comme lui.

Plusieurs de ses compagnons réussirent à se sauver. Ils lui écrivirent de Bâle leur joie « d'avoir quitté cette France où ils étaient venus avec tout l'enthousiasme d'un dévouement patriotique ». Et lui soupirait : « Ah ! France, tu as détruit le caractère d'une révolution si vertueusement commencée et tu as tué ceux qui l'avaient produite. Je pourrais dire aussi, comme le serviteur de Job : « Et je suis le seul survivant. »

Patience ! on ne l'oublie point. Robespierre griffonnait dans ses notes : « Demander que Th. Paine soit décrété d'accusation, pour les intérêts de l'Amérique autant que de la France. »

Vers le même temps arrive d'Arras une lettre déclarant que Paine a perdu la confiance de ses électeurs et l'on soupçonne fort le dictateur d'avoir lui-même inspiré cette démarche. Enfin il se décide à porter à la tribune la question des étrangers membres de la Convention. Le 25 décembre, il lit un « Rapport sur les principes du gouvernement révolutionnaire ». Lorsqu'il a fini, Robespierre se lève et réclame la parole « pour relever », dit-il, une omission de Robespierre. « En réalité, pour réclamer leur expulsion. L'Assemblée lui donne raison ; le surlendemain, Cloots et Paine sont arrêtés et conduits à la prison du Luxembourg.

La chute de Robespierre ne le rendit pas immédiatement à la liberté. Il dut, par un lambeau du Luxembourg, faire tenir une lettre au ministre des États-Unis, Monroe, qui ne l'obtint son élargissement que le 13 brumaire an IV.

Il vint alors habiter à la « Maison des Étrangers », 101, rue de Richelieu. C'est là qu'il acheva un ouvrage, commencé dans sa prison, le *Sicile de la Raison*, que l'on peut regarder comme son testament philosophique. Publié simultanément à Londres, le 25 octobre 1793, et à Paris par « la citoyenne Gorsas, imprimeur-libraire, rue Neuve-des-Petits-Champs », le *Sicile de la Raison* fit plus d'esclandre encore que les *Droits de l'Homme*. Cette fois, Paine s'en prenait à Jésus-Christ. « Il fut, professait-il, un homme aimable et vertueux. La morale qu'il a prêchée et pratiquée est de l'espèce la plus bienveillante et bien que des systèmes analogues aient été prêchés bien des années avant lui par Confucius et par quelques philosophes grecs, et depuis lui, par les quakers, aucun ne l'a surpassé. Il était le fils de Dieu de la même manière que nous le sommes tous, car le créateur est le père de tous les hommes. Le grand trait de son caractère est la philanthropie... Quant au Christ du christianisme, c'est un mythe solitaire. »

Il n'avait pas abandonné sa marotte d'une République universelle, mais, comme l'événement s'en faisait chaque jour plus lointain, il se rabattit sur la fédération commerciale du monde. L'article VIII des statuts portait : l'association se choisit un étendard qui doit flotter au sommet du mât avec le drapeau national de toutes les nations qui le composent. Cet étendard sera formé des mêmes couleurs que l'arc-en-ciel et disposées dans l'ordre où elles paraissent dans ce phénomène. « Il conçoit encore quelques autres chimères que la réalité, cruellement, se charge de dissiper à mesure. C'est ainsi qu'il crut un instant en Bonaparte et se passionna pour les projets de descente en Angleterre : il alla même porter aux Cinq-Cents sa cotisation pour l'entreprise. Mais la dictature militaire brisa ses derniers espoirs. Il repartit pour l'Amérique, où il mourut dans sa propriété de New-Rochelle, le 6 juin 1809.

Longtemps, les prédicateurs américains firent de « Tom Paine » le prototype du mécréant, l'incarnation de l'antéchrist. Le monde, le diable et Tom Paine. Pouvaient-ils lutter contre Dieu, mais lutteront en vain, disait un hymne religieux. Ils racontaient qu'à sa mort, la terre elle-même avait refusé de le recevoir. On n'avait pu l'ensevelir ; ses os avaient été mis dans une boîte et avaient ainsi erré sur la terre jusqu'à un jour où ils étaient tombés entre les mains d'un fabricant de boutons. Celui-ci en avait fait et bien fait des boutons et c'est sous ces espèces et apparences que « Tom Paine » roulait, depuis, par le monde.

La vérité est moins drôle et beaucoup plus macabre. En 1819, quelques admirateurs fervents de l'auteur du *Sicile de la Raison* vinrent d'Angleterre chercher ses cendres pour les ramener dans son pays natal. Mais ils ne trouvèrent pas où les inhumer. Elles demeurèrent jusqu'en 1835 en la possession d'un certain

William Cobbet. Lorsque celui-ci mourut, en 1835, tout son avoir fut dispersé. Il s'en fallut d'un rien que le corps de Paine ne passât aux enchères, comme un vulgaire article de musée. Le crâne fut détaché du tronc et emporté par un pasteur, la cervelle fut recueillie par le secrétaire de Cobbet. Il n'y a pas longtemps, un libraire de Londres en offrait 1,250 francs au détenteur actuel. On ne sait pas ce que le reste est devenu.

Léon Gosset.

## NOTES ET SOUVENIRS

### Undiner à Yildiz-Kiosk

(Extrait du carnet d'un diplomate)

Péra, 188... mercredi.

Grande nouvelle ! Nous sommes invités à dîner, samedi, chez le Sultan. La grande nouvelle est surtout pour moi, qui, en ma qualité de simple attaché, n'avais aucune chance de participer à cette invitation, d'ailleurs assez rare ; mais un de nos secrétaires était absent, l'ambassadeur a bien voulu demander que l'on me donnât sa place.

L'ambassadeur est également convié, et ceci mérite d'être noté. Je me suis laissé dire, en effet, que c'est la première fois qu'une femme de diplomate assistera au dîner du souverain. On sait toute la rigueur avec laquelle s'observe, à la Cour comme partout ailleurs, la séparation des hommes d'avec les femmes, et l'exception faite en cette circonstance ne saurait être attribuée qu'à la réputation d'esprit et d'élégance de Mme de \*\*\* en même temps qu'à la situation de l'ambassadeur, qui, depuis son arrivée ici, est *persona grata*. L'ambassadeur est informée de l'obligation de venir en robe montante ; l'étiquette le veut ainsi, au rebours de ce qui a lieu dans les autres pays d'Europe, et cela n'a rien de surprenant, si l'on songe que nous sommes dans celui des femmes voilées.

J'avoue que mon désir est vif d'approcher Abdul-Hamid, car je ne l'ai, jusqu'ici, qu'entre vu de loin, au Selamlik, à moitié dissimulé par la capote de sa victoria. Ce souverain est singulièrement intéressant, non seulement comme l'un des derniers détenteurs du pouvoir absolu, mais aussi en raison des opinions contradictoires que l'on émet à son égard, ceux-ci le tenant pour généreux et débonnaire, ceux-là pour le plus cruel, le plus sanguinaire des hommes. Après tout, la nature humaine est faite de tels contrastes que chacun pourrait bien avoir raison. Il faut certain, c'est que le Padischah est doué d'une intelligence absolument remarquable ; il passe également pour une âme superstitieuse à l'excès.

Mais le pourrai-je voir de près ? Voilà qui n'est pas encore sûr. Le plus souvent, il ne prend pas place aux repas qu'il offre aux diplomates étrangers et se contente de les recevoir avant et après. Et puis, il est possible que le dîner n'ait pas lieu ou soit renvoyé à une date indéterminée. Dernièrement encore, le Sultan a remis à plusieurs reprises l'audience ou un ambassadeur devait lui présenter ses lettres de créance. On lui a prédit, en effet, qu'il serait assassiné par une personne qui le recevrait pour la première fois, ce qui explique que, vu son caractère superstitieux, il hésite à se laisser approcher par des inconnus et s'entoure continuellement des précautions les plus invraisemblables, bien qu'il ait donné, par ailleurs, des preuves de courage.

Dimanche.

Le dîner a eu lieu ; il a été des plus brillants.

Jusqu'au dernier moment, nous n'étions point sûrs de notre fait, et c'est seulement quand nous avons vu les voitures de la Cour apparaître en haut de l'allée qui mène, par une pente très rapide, de la rue de Péra à l'ambassade que nous avons été fixés.

Ces voitures — de grandes calèches à huit ressorts — sont des plus élégantes. Attelées de magnifiques carrossiers somptueusement harnachés, elles sont conduites par des cochers brodés d'or sur toutes les coutures et dont l'habileté, mise à l'épreuve par des rues très raides et semées de fondrières, est vraiment surprenante. Celle qu'occupe notre chef, avec l'introduit des ambassadeurs est à quatre chevaux ; un peloton de cavaliers de la garde impériale ferme la marche. Nous traversons au grand trot, et sans être trop secoués, les rues populeuses de Galata, passons devant Dolma-Baghché, dont la coupole est, dit-on, la plus haute du monde entier, et gravissons bientôt la colline où s'élève Yildiz-Kiosk. Un clair de lune superbe, inondant de clarté la blanche mosquée où Abdul-Hamid vient faire ses dévotions, nous permet d'admirer, tout enveloppé de vapeurs argentées, l'incomparable panorama du Bosphore et de la côte d'Asie. Et nous voici dans Yildiz.

On sait qu'on appelle ainsi l'ensemble des jardins et des palais où le Sultan se sévit et dérobe aux regards indiscrets son existence de potentat craintif. Il habite tantôt l'une, tantôt l'autre de ces demeures et celle où il va nous recevoir ne rappelle en rien Beylerbey, Tcheragan, Dolma-Baghché, ces merveilles de marbre blanc qui évoquent et justifient les récits des Mille et une Nuits. Je suis frappé surtout de la simplicité, de la banalité même de l'ameublement et des proportions mesquines de ces pièces, où des tapis français assez ordinaires, mais que l'on a dû évidemment faire payer très cher à l'Empereur, remplacent les admirables tapis du pays. En revanche, le groupe des hauts fonctionnaires qui attendent dans le vestibule l'ambassadeur et l'ambassadrice est très imposant et vraiment d'un éclat oriental. Tous ces pachas sont revêtus d'uniformes aux broderies d'une finesse achevée et leurs poitrines, constellées d'ordres en pierres précieuses, resplendent comme des soleils. La plupart d'entre eux sont de stature élevée et de noble visage ; leur politesse, exempte d'obsequiosité, est extrême. Si l'urbanité, la bonne grâce et les bonnes manières étaient exilées du reste de la terre, on les retrouverait certainement en Orient et je doute qu'aucun grand seigneur européen l'emporte en cette matière sur le moindre fonctionnaire ottoman.

Nous nous dirigeons par un escalier sans majesté vers la salle où nous attend le Padischah ; elle est entièrement vide, et tapissée de glaces. Au fond de cette pièce, devant un fauteuil fort simple, Abdul-Hamid se tient debout, les deux mains appuyées sur un sabre recourbé, très impressionnant dans son isolement. Après les trois saluts d'usage que nous faisons

en nous inclinant, tandis que les pachas, courbés d'abord jusqu'à terre, se relèvent en portant la main à leur poitrine et à leur front, je me trouve à trois pas de l'Empereur. Il est de taille moyenne, plutôt chétif, très brun, très pâle, légèrement courbé, avec un profil accentué marquant l'origine arménienne qu'on lui attribue. Entièrement vêtu de noir, le fez enfoncé jusqu'aux oreilles, il tient la tête très imperceptiblement penchée sur la droite. Ses yeux noirs ont de la douceur, un regard mobile et d'une timidité qui surprend chez le maître d'un si vaste empire. Très douce aussi est sa voix ; quelque peu voilée, mais d'un timbre agréable. Il parle en détachant les mots de cette langue turque si harmonieuse à l'oreille. Lorsqu'il s'incline devant notre ambassadeur, il le fait avec une dignité tout à fait royale. Décidément, je lui trouve un aspect plutôt sympathique.

Nous passons dans la salle à manger ; le Sultan va nous faire l'honneur très rare d'assister au repas. Je dis assister, car il ne touchera à aucun mets. Assis entre un ministre d'Etat et un grand officier du palais, je l'aperçois fort bien de ma place, dans l'encadrement formé par un candélabre d'or massif et une admirable gerbe de roses rouges. Il occupe le haut bout de la longue table avec l'ambassadeur à sa droite et l'ambassadrice à sa gauche. Derrière lui se tient debout le premier interprète, Munir-Pacha, un très puissant fonctionnaire, un très grand seigneur en même temps qu'un homme superbe et l'un des Turcs les plus charmants que j'aie encore rencontrés ici. Abdul-Hamid paraît comprendre le français, mais le Coran lui interdit, paraît-il, de se servir d'une langue étrangère. Munir-Pacha doit donc traduire alternativement ce que le souverain dit à mes chefs et ce que ceux-ci lui répondent. Et comme l'entretien devient assez animé, comme d'autre part le premier interprète s'incline jusqu'à terre avant que le Sultan prenne la parole ou écoute la réponse, on voit ce que ces fonctions comportent de vive intelligence et entraînent aussi de fatigue (1).

Nous sommes servis avec le plus grand luxe : plats, couverts, assiettes, tout est en or ciselé. Devant chacun des convives s'alligne une théorie de verres étincelants, ce qui m'étonne au premier abord, car je n'ignore pas que les musulmans doivent s'abstenir « du jus de la vigne » ; mais je constate bientôt que les verres des pachas restent pleins. C'est un peu le « supplice de Tantale » les vins étant excellents ; les mets également. Il se mêle, parmi ces derniers, à ceux que nous connaissons, des plats nationaux qui ont leur saveur, entre autres le fameux « pilaf » aux cailloux, digne de l'estime d'un gourmet.

Le repas terminé, le Sultan se retire avec nos chefs dans un salon voisin où il continue l'entretien commencé. Sa conversation est, me dit-on, des plus attachantes. Il se tient au courant de tout, connaît notre littérature et a fait jouer sur le petit théâtre de son palais certaines de nos pièces, expurgées, il est vrai, et modifiées suivant le goût ottoman, ce qui produit souvent des résultats bizarres. On sait qu'il se montre également diplomate accompli ; nul ne l'égale dans l'art de tenir la balance entre les compétitions et les influences venues du dehors. Au fond, depuis vingt-cinq ans, il semble bien qu'il n'y ait plus de diplomatie qu'en Turquie et à la Cour pontificale.

Pendant ce temps, nous prenons, dans des tasses d'or enrichies de diamants, ce café délicieux, nous fumons ces cigarettes exquis qui plus d'un regretteront en quittant Constantinople. Les propos ne ressemblent guère à ceux des réunions d'hommes en robe pays. Il y manque un élément qui fait souvent le fond des notes, celui de la question féminine, rigoureusement écartée entre musulmans. Le ton de la conversation reste donc sérieux, un peu grave, mais instructif et varié. Puis nous prenons congé et rejoignons l'ambassadeur et sa femme pour gagner nos voitures avec le même cérémonial.

Telle a été cette réception dont je conserverai un curieux souvenir ; peu d'Européens, je crois, ont eu la bonne chance d'y prendre part. Et tandis que nous descendons vers l'ambassade, je songe à l'époque lointaine où les commandeurs des croyants faisaient attendre les envoyés des puissances dans la cour de leur palais et ne leur apparaissaient ensuite qu'à travers les grilles d'une haute lentille.

Avant de tourner ce feuilleton, je veux y noter un trait bien caractéristique, il me semble, de l'esprit d'a-propos d'Abdul-Hamid. C'était à l'une des audiences de notre chef de mission. Celui-ci ayant reçu jadis, comme attaché, une modeste croix de l'Ornanide de 4<sup>e</sup> classe, la portait pour cette circonstance parmi ses autres décorations. Le hasard veut que, mal fixée, elle tombe à terre au moment où il abordait le Sultan. Un officier se précipite pour la ramasser, mais Abdul-Hamid l'arrête : « Permettez-moi, dit-il à l'ambassadeur, de garder cette croix en souvenir de vous et de vous en donner une autre en échange. » Et prenant des mains d'un aide de camp le grand cordon de l'Ordre destiné au représentant de la France, il le lui remet, avec un sourire.

Maurice Trubert.

### Les Barrières défuntées et le Métro

Il y a eu cinquante ans le 16 juin que fut décrétée la mort des vieilles barrières parisiennes, celles qui furent élevées en 1788 à la demande des fermiers généraux et qui sont devenues nos boulevards extérieurs. On les reconstruisait malheureusement aujourd'hui parmi les bâties nouvelles, mais il suffit d'un circuit en métro pour préciser leur souvenir : la ligne électrique a repris le tracé des vieilles barrières d'autrefois et les stations se sont, le plus souvent, ouvertes près des portes antiques.

Pour se figurer dans leur isolement d'alors ces coins de Paris aujourd'hui populeux, il faut feuilleter aux Estampes la collection Destailleur et lire ensuite, pour donner à ce cadre son animation d'autrefois, un petit volume publié vers 1840 sous ce titre alléchant : *Vie, Amour et Galanterie des Étrangers à Paris*. On y trouve les jolies griffettes de toutes les classes de la société. Ceux qui ne pouvaient aller au delà des barrières y viennent prendre leurs délasséments modestes ; c'est pour eux que les guinguettes fleurissent. C'est là qu'on peut encore les évoquer, aux abords des stations du métro.

La barrière Rochechouart (métro *Anvers*), d'où l'on part pour cette excursion rétrospective s'élève de la *Grande Chambrerie*, on l'on d'ans, on l'on jure au Siam. On voit aussi au *Petit Rampeau*, moderne image — sans linge sur les tables — du Grand Rampeau de Bel-

(1) Munir-Pacha est mort jeune encore des suites d'un asthme.

leville. A la barrière Poissonnière (*Barbès-Rochechouart*), toutes les maisons sont peintes en rouge, enseigne professionnelle des marchands de vin : les *Trois Vignerons connus* ; le *Grand-Cerf*, où le patron est pâtissier-restaurent ; *Sainte-Geneviève*, dont le nez saute d'un balcon au-dessus de la porte.

C'est dans le clos Saint-Lazare, tout près de la barrière, qu'on a entré les Suisses tués au 10 août.

Barrière Saint-Denis (métro *La Chapelle*) la contrebande triomphe. En tenant sa droite à l'entrée de Paris, une voiture peut arriver sans être vue, masquée par un gros mur à l'entrée de la barrière. D'un coup de fouet on enlève le cheval et le tour est joué. La barrière est large et fréquentée. Les bougeois y viennent déjeuner au *Point-du-Jour*. Au *Rendez-Vous des Maçons*, ces messieurs jouent aux quilles.

La station d'Auberlilliers a succédé à la barrière des Vertus, qui conduisait à Auberlilliers-Vertus, et la station d'Allemagne à celle de Pantin. En 1840, c'est le *Comité Combal* — doit son nom à un cirque affecté à des batailles d'animaux — on y est assourdi par la basse-cour du papa Monroy, qui tient l'établissement. A la Boyaterie, on respire les relents d'un abattoir.

Chaque barrière a ses habitudes, mais il en est une qui réunit tous les Parisiens, celle de Belleville. Elle s'élève au-dessus du métro *Belleville* et est plus connue sous le nom de la Courtille. Du centre de Paris, les citadines y mènent pour six sous. A vingt centimes le litre, on boit du vin au *Grand Vaquinier*, à la *Fontaine de Ricy*, aux *Barreaux-Verls*, chez *Ramponeau* surtout, dont le nom est resté à une rue et dont Cartouche, vers 1730, a été le client fidèle. Au sortir de cette barrière, une affiche avertit qu'il y a bal payable au 11 du boulevard des Trois-Couronnes : c'est notre boulevard de la Villette et l'ancien nom, réduit à *Couronnes*, est resté à une station. Le bal de barrière est décent. Belleville est le séjour estival de nombreux Parisiens friands d'honnêtes plaisirs : la danse d'abord, puis les balancettes, les jeux de bagues et de canotiers, le tir au pistolet. Il suffit de payer 30 centimes au guichet. *Desnoyer* tient un restaurant de moins bon aloi. On s'y enivre et c'est là que se réunissent, le matin du mercredi des cendres, vers sept ou huit heures, pour la « descente de la Courtille », ceux qui ont passé la nuit du mardi-gras à la barrière.

Hommes et femmes masqués, après avoir passé par *Desnoyer*, le boulevard des Trois-Couronnes les rues de Belleville « les habits en désordre, croisés jusqu'aux genoux, la figure pâle et remplie de poussière ; des femmes hurlant, véritables bachantes excitant leurs maris à s'enivrer et leur donnant l'exemple ; filles de joie à pied ou en voiture découverte, proférant des paroles auxquelles les oreilles ne sont pas accoutumées... » Le voyageur étranger qui douille est étonné, mais, tout en ajoutant que « ce jour-là, les Français sont méconnaissables ».

A signaler encore au *Petit Bacchus*, une série de dessins sur les murs : Jean Bart fumant sous le nez de Jeanne d'Arc, Balaïre aveugle, Léonidas casqué, Montaigne en collette à double rang, Confucius voisinant avec Manuel, Pouchkine et Jeanne Hachette, le Gaulois et le Gaulois, et le Gaulois et le Gaulois. Cela souligne de légendes où la morale est respectée.

Notre station *Ménilmontant* succède à la barrière de Ménil-Montant. La campagne s'y montre, vers 1840, « à découvrir » soit au *Galant Jardinier*, soit au *Rendez-Vous des Lilas* où l'on trouve au printemps de vrais saules et de vrais pommiers. Le Comité de Belleville, qui a été le Comité de bienfaisance de Milan, éditeur de l'album, vient de mettre mille exemplaires à la disposition du Comité français de secours aux sinistrés de la Provence afin que la vente se fasse désormais au profit des victimes des deux pays.

Chargés par M. Marco Praga, président de la Société des auteurs italiens, de recueillir les souscriptions de nos confrères français, MM. Emile Fabry et Paul-Henri Mathis-Leyon vont bien vouloir en communiquer quelques-uns à la veille de la mise en vente de l'album à Paris (1), par les soins de la librairie Stock.

Soit comme passager sur quelque paquebot, soit comme officier de quart sur quelque navire de guerre, j'avais tant fréquenté, ce pauvre détroit de Messine ! Le jour, tous ses « alignements » m'étaient familiers, et la nuit tous ses « feux ». Il représentait, pour moi, la vraie porte de l'Orient : si on le traversait en s'en allant de France, tout de suite, quand de l'autre côté s'ouvrait l'Adriatique, on se sentait loin et bien en route pour l'aventure ; par contre, au retour, il marquait le terme du voyage ; dès qu'on l'avait franchi, on se sentait indices de notre mistral français.

Lorsque les hasards de la mer vous y faisaient passer de nuit, c'était un regret, parce qu'on aurait aimé le revoir ; il est vrai, pour rappeler l'Italie quand même, il y restait l'odeur exquise des oranges et puis quelque chanson presque tout-jour, quelque gaie sérénade vous arrivait des barques ou de la rive.

Le jour, quel enchantement pour les yeux ! Couloir un peu tragique malgré tout, entre les cimes tourmentées de la Calabre et l'immense Etna soufflant sa fumée éternelle. Mais ces témoins des grandes convulsions mondiales se tenaient immobilisés, très haut en l'air, comme perdus dans le ciel, et à leurs pieds la vie s'éclaircissait et heureuse sous une lumière de fête ! Au-dessous de la région des neiges, des torrents et des pierres farouches, les oranges commençaient, formant partout des jardins en terrasse. Plus bas encore, au bord de cette mer que l'on eût dit inoffensive à jamais, des villes aux jolis noms de mélodie italienne grouillaient leurs maisons, leurs églises, — et Messine, la plus luxueuse de toutes, alignait à toucher l'eau bleue ses façades régulières, que le soleil avait longuement dorées.

Plus qu'aux autres il nous appartenait, à nous marins de n'importe quelle nation, ce détroit enjôleur qui, même par les gros temps, au milieu des traverses mauvaises, ne manquait jamais de nous offrir son abri momentané ; une heure de trêve si calme avec les parfums de ses vergers, et des musiques, des refrains de tarentelle... La pensée que nous n'y trouverions plus en ce moment que l'horreur et la mort nous met tous en profond deuil.

PIERRE LOTI.

Le deuil de l'Italie, terre du génie, de la gloire et de la beauté, est le deuil de toute l'humanité polie. J'irai pleurer sur les cendres de ces nobles villes mortes et épier leur résurrection.

ANATOLE FRANCE.

Il faut une foi plus grande que les montagnes, plus profonde que l'Océan, plus impétueuse que les volcans, plus inépuisable que toutes les rivières, plus

(1) Messine à Reggio.

bienfaisant ne pas dou permet à se tout ce de beauté !

J'ai trop pour ne p dans sa tr que je m rendu à so

Il est bi milieu de l nés dans l je voudrai est exposé vous engi qui vous aie et au noie et au

En réal cruelle en poètes ont beaux.

Il se pas teurs de l leur sensil paysages ciale enfu d'orangers trembleme de la mer sements d rovoient la nés de la posés au d'orangers villes gliss ruisselant rives et le cuset de de beauté

Vingt fo leaux m'or sine. Nag maison bl le de dign Rainieri ; ce balcon jetai jadi étoiles de cheuveux. I fleurs de sur mes v astres du ce balcon mélancoli le doux et met tout c hier, me comme ce mes chev sine sera gubre d'u rière ruin.

Le mal rapproch Nous, précédén la haine, listées po

Aimable G qui bantes Sans plus I il te faut à

Les Sic roient q des prod phémate qu'elle f elle n'est désastre

Voici l trophe l Toutes le sur leurs est restée rades. Q C'est la

De que pourrion mère d enfanta voiles tr per nobl avec le jailli de cris des deuil qui son cri

J'ai ti tin, je l de Mess tout se beau, o madone prie dan devant ment ce plus l peine l

Elle p messelle lui l... d Dieu... donc...

Tout les mai elle dit. « Die aussi, y pauvre

Ni le notre r qu'on p balre ? pard c tourne encore vrds de décidé tré ho mes d ligenç frant.

Soit clyme c'est vie gisant admon nité po pour athée,



bienfaisante que toutes les rosées pour ne pas douter de Dieu, même quand il permet à sa création de se détruire avec tout ce que le génie et l'amour y ont mis de beauté !

CARMEN SYLVA.

J'ai trop aimé l'Italie dans sa beauté pour ne pas l'aimer davantage encore dans sa tristesse, et c'est de tout cœur que je m'associe au pieux hommage rendu à son immense deuil.

PAUL BOURGET.

Il est bien fâcheux pour nous qu'au milieu de tant de planètes, nous soyons né dans la moins favorisée de toutes. Je voudrais savoir si dans les autres on est exposé aux tremblements du sol qui vous engloutissent, aux coups de vent qui vous emportent, à la mer qui vous noie et au feu qui vous dévore.

HENRI ROCHFORD.

Il se passe, dans l'esprit des admirateurs de la Sicile, une chose qui stupéfie leur sensibilité. A travers l'horreur des paysages bouleversés, de la pluie glaciale enfumée par l'incendie des bois d'orangers, des villes effondrées par les tremblements de la terre et les assauts de la mer en furie, au milieu des gémissements d'agonie qu'on leur décrit, ils voient la beauté des paysages, les sources de la lumière, l'attrait des villages posés au versant des collines, les bois d'orangers fleuris de fruits, la grâce des villes glissant vers les rives d'une mer ruisselante, ils entendent les paroles vives et les chants sonores... et ils s'accusent de ne pouvoir chasser les images de beauté par les images d'épouvante.

JULIETTE ADAM.

Vingt fois, depuis trente ans, des bateaux m'ont porté dans le phare de Messine. Naguère encore, je revoyais la maison blanche, au balcon de fer, près de la digue, à l'angle de la Piazza San Raineri; et ma mémoire évoquait, sur ce balcon, la petite Sicilienne qui me jetait jadis, par une nuit de juillet, les étoiles de grenadier piquées dans ses cheveux. De celle-là, je n'ai eu que des fleurs de pourpre, mais elles tombaient sur mes vagues ans; et c'étaient tous les astres du ciel de Sicile qui pleuvaient de ce balcon; et de l'enlèvement, et de la mélancolie pour plusieurs jours, après; le doux et triste infini du jeune désir qui met tout dans un seul rêve. — Et c'était hier, me semble-t-il. — Et demain, comme ces souvenirs de jeunesse sous mes cheveux blancs, la beauté de Messine sera ensevelie sous la blancheur lugubre d'un linceul de cendre. *Etiam perire ruina.*

E.-M. DE VOGÜÉ.

Le malheur de notre sœur l'Italie a rapproché le cœur des peuples. Nous assistons à ce spectacle sans précédent : les armées de la guerre et de la haine, les escadrons menaçants, mobilisées pour l'amour par la pitié.

JEAN AICARD.

Aimable Galatée, ô fille du Nérée, qui hantes la Sicile au rivage argentin, Sans plus former des vagues sur la mer azurée Il te faut à présent le destin.

JEAN MORÉAS.

Les Siciliens croient aux miracles. Ils croient que la Divinité se manifeste par des prodiges, qu'elle extermine ses blasphémateurs, qu'elle préserve ses fidèles, qu'elle fait crouler tous les temples où elle n'est pas invoquée, qu'elle sauve du désastre ses propres images.

Voici le prodige le plus inouï, la catastrophe la plus effroyable de l'histoire. Toutes les églises de Messine ont croulé sur leurs hosties. Une seule image divine est restée debout. Je veux croire aux miracles. Quelle est cette image ? C'est la statue de Neptune.

PIERRE LOUYS.

De quels voiles dignes de la douleur pourrions-nous l'envelopper, ô Sicile, mère de notre pensée helléno-latine qui enfanta tout le génie du monde, de quels voiles tragiques pourrions-nous la draper noblement s'ils ne sont pas tissés avec le sang de nos larmes et le cri jailli de nos cœurs désespérés ! Sang et cris des poètes, soyez le manteau de ce deuil que porte la planète épouvantée de son crime.

PAUL ADAM.

J'ai une cuisinière italienne. Un matin, je lui appris l'affreuse catastrophe de Messine. « Est-ce possible ? » cria-t-elle, toute secouée d'horreur. — Un pays si beau, où il y a tant d'églises, tant de madones !... Un pays où tout le monde prie dans les églises et s'y agenouille devant les madones !... Et c'est justement ce pays-là, sur qui s'acharnent les plus terribles malheurs !... C'est bien la peine !... »

Elle pleura longtemps... Dans ses larmes elle gémissait : « Ah ! c'est fini... C'est fini !... Je ne veux plus croire au bon Dieu... Je ne veux plus croire à la madone... aux saints... à rien... à rien !... » Tout à coup elle se signa, et joignant les mains, le menton levé vers le ciel, elle dit, dans une ardente prière : « Dieu de justice et de bonté... Et toi aussi, vierge adorable, ayez pitié de la pauvre Italie !... »

OCTAVE MIRBEAU.

O Sicile de Théocrite, En proie aux fléaux sans remords, Nous adorons d'un double rite, Terre des Dieux... Terre des morts !...

CATILLE MENDÈS.

Ni le vieux Dieu philanthrope, couvant notre monde et nous d'un cœur chaud qu'on pourrait, en se recueillant, écouter battre ; — ni la Nature ennemie que Leopardi et Vigny curent acharnée à nous tourmenter ; car c'est la foudre humaine encore que de la dire méchante ; — dérivés de l'un et l'autre illusion, sachant décidément que nous sommes seuls, entre hommes, nous nous établissons fermes dans ce qui est à nous : notre intelligence méthodique et notre amour souffrant.

PAUL DESJARDINS.

Soit que, déiste, on voie dans la catastrophe par lequel la Calabre et la Sicile viennent d'être dévastées, avec une gigantesque cruauté, quelque formidable admonition de la Providence à l'humanité tout entière qui tend à renier Dieu pour se déifier elle-même ; soit que, athée, on pense que c'est un geste hor-

rible de l'aveugle Destin, exclusif de toute intervention divine ; soit que, douloureusement sceptique, on avoue son impuissance à rien savoir de la cause première des phénomènes, comment avoir un cœur d'homme dans la poitrine et, devant cette colossale dévastation, ne pas frémir d'épouvante ? Mais l'épouvante ne rachète rien, et, de ce désastre non par lui produit par le feu infernal d'une terre incomparable, c'est une leçon fulgurante qui doit sortir : l'unité de l'Italie, l'union définitive des peuples civilisés !

EDMOND THIAUDIERE.

Hodie mecum eris in paradiso.

A Madame Matilde Serao.

Quelle foule envahit la demeure céleste ? En la minute, un groupe sans pareil : Deux cents milliers d'humains dont la surprise

Que la mort les saisisse dans la paix du sommeil.

L'horreur de la secousse a racheté leurs fautes ; Ils sont purifiés par le terrestre feu. Les vœux de la terre, dans l'instinct, les hôte Du Seigneur Dieu lui-même en un paradis bleu !

Les tristes rappelés que le désastre exile Trouvent la Chaire où le drame a été... Les envolés non plus ne manquent pas d'asile, C'est, toute grande ouverte, une porte du Ciel !

ROBERT DE MONTESQUIEU.

La beauté et la douleur attirent toujours les sympathies humaines. L'Italie avait assez de beauté pour se passer d'avoir tant de douleur.

J. ERNEST-CHARLES.

Notre chère Italie est l'avant-garde de l'Europe dans les combats de la terre, comme elle le fut tant de fois dans les combats de l'esprit. Elle souffre pour tous les hommes, que le même sort menace tôt ou tard. Mais sa souffrance nous unit tous en un même amour douloureux et pieux pour son beau corps et son cœur déchiré.

ROMAIN ROLLAND.

LES BEAUX JOURS

PARESSE

Être là, seul, dans le salon bien clos, bien frais, Le salon campagnard aux rideaux de cretonne, Ne rien faire, être sûr qu'il ne viendra personne, C'est l'heure paisible, et que dehors, tout près, Derrière le volet coupé de soleil jaune, L'immobilité chaude étouffe le jardin. Où l'été, sensuel et brûlant comme un faune, Chante et rit. Avoir un vieux livre dans la main Sans que sur le mur tout blanc de la maison Qui débrite son bruit exact et ridicule. Comme si le beau temps pouvait être compté ! Et puis se dire, avec paresse et volupté, Qu'on trouvera ce soir du miel blond dans les ruches.

Oh bien, suivant d'un air distrait et souriant L'azur profond d'un fabac d'Orient, Dévoter d'une sultane éprise de perches, d'eau Qui, sur des coussins nus, près d'un avide jet, Repose un corps flexible où dort un cœur d'oiseau !

Alois, soudain, partir pour un nouveau poème : Fermer les yeux, revoir le visage qu'on aime, Se figurer, non sans vertige et sans regret, Que, venant du grand jour dans ce calme, elle Un peu de peur avec un peu de défaillance, Et que son cœur battait... Songer indolemment Que l'on apporterait bientôt le thé fumant. Et des fruits, dans un plat de rustique faïence... Penser que sur le mur tout blanc de la maison Les ombres du rosier forment un dessin mauve. Savoir qu'il fait très chaud... Puis, prenant sans le savoir la liberté d'une main, d'un faune, l'airain Y trouver que Manon reconstruit des Grecs.

— Alors, dans une vague et douce nonchalance, Las d'avoir si longtemps écouté le silence, Dormir... dormir peut-être afin de rêver mieux

Jacques Chénivière.

SENSATIONS D'EXTRÊME-ORIENT

Dans les Ruines d'Angkor

Les eaux débordaient avec rapidité, couvraient le pays de laves liquides aux arêtes des fleuves, des lacs et des arroyos, transformant des parties entières de la forêt, en étangs et en marécages.

De nombreux torrents dévalaient de la montagne en un tumulte indéchiffrable ; leurs eaux faisaient entre les roches grises des tourbillons écumeux, entraînant vers le fleuve, dans leur course agitée, terres et végétations.

A travers la forêt inondée, plus mystérieuse et plus terrible, les sampsans piqués, silencieux, sur les eaux au mugissement ininterrompu, nous emportant vers les ruines d'Angkor.

Le soleil, avant de disparaître à l'horizon, lançait un faisceau de flèches d'or qui, par courtes, éclairaient les eaux de mille reflets minuscules et randaient les contours de la forêt fulgurants comme si un incendie d'une intensité redoutable, en eût dévoré une partie lointaine. Nous traversâmes des jungles hautes de roseaux, mêlant leur feuillage sombre à l'inextricable fourraille des arbustes plus pâles, des villages nichés dans le vert clair des bananiers et des bananiers, au travers desquels passaient les têtes curieuses des femmes indigènes habillées de bleu ou de rouge, ou celles des bonzes drapés de jaune ; des plaines herbeuses dans lesquelles les éléphants font entendre, avant de s'y endormir, leurs éclatantes fanfares d'amour. Sur les bords des torrents, des crocodiles d'un vert tendre, couraient des queues énormes sans se déranger au passage des touristes. D'immenses arbres, parmi lesquels de lourds figiers enchevêtrés de lianes aux fruits vénéneux, semblaient de monstrueux serpents, succédaient aux broussailles. Quelquefois, tournoyant dans l'eau de la rivière le cadavre d'un crocodile sur lequel des vautours s'acharnaient à grands coups de bec. Des pigeons verts, des perches au cri désagréable et de belles agrettes blanches s'enlevaient des massifs de verdure à l'approche des sampsans.

Nous arrivâmes en pleine nuit à Siem- Reap, en territoire siamois. Sous la clarté de la lune, la forêt inondée prenait des tons d'argent en fusion ; les sampsans furent transformés en dorlots et le ciel criblé d'étoiles fut la vaste tente aux joyaux scintillants sous laquelle nous campâmes.

Le lendemain, le départ pour Angkor s'effectuait en charrettes à bœufs au milieu d'une population curieuse, accourue pour y assister comme à quelque sensationnel événement.

Les buffles, accouplés par paires, au corps couvert de poils rares, trottaient à la file les uns des autres, traversant d'un pied ferme, avec une évidente satisfaction, les marais vaseux ou l'eau des torrents et des rivières. Un anneau de robin auquel se fixaient les guides de leurs conducteurs était passé dans leur cloison nasale.

Dans les voitures rudimentaires, les touristes, violemment cahotés, échangeaient entre eux des propos amusés.

Et tout à coup les buffles refusèrent d'avancer. Ils semblaient inquiets et tournaient, de droite et de gauche, leurs mufles piqués comme s'ils avaient flairé un ennemi qu'ils cherchaient en vain à apercevoir.

— Ils doivent avoir écarté la piste d'un éléphant sauvage, dit quelqu'un. Fâchés de savoir ce qui les arrête et s'il y a danger à continuer la route.

Un interprète cambodgien qui nous accompagnait descendit alors de charrette et s'en

fut parmi les hautes herbes parlementer avec les conducteurs des premières voitures. Il revint au bout de quelques instants.

— Nos conducteurs prétendent qu'un éléphant sauvage rôde par ici, dit-il, avec calme, et que quelques jours plus tôt le féroce animal a mis en pièces quatre malheureux indigènes qui étaient venus cueillir des fleurs de lotus et de fraugipanes. Ils ajoutent même qu'il quivra du sang de ces hommes qu'il avait bu en entier, la forêt a résonné pendant trois jours des éclats bruyants de sa joie... Je ne crois pas que nous obtenions d'eux qu'ils continuent leur route.

— Il y a une légende bien touchante à propos de l'éléphant sauvage, me dit mon voiturier de charrette, que la perspective d'échapper aux péripéties ne troublait pas. Lors que l'un de ces animaux, frappé à mort, tombe en s'agenouillant, la croyance populaire veut qu'il ait demandé grâce pour tous les éléphants ses frères. Pendant une année, toutes les expéditions dirigées contre eux sont suspendues dans la contrée, car les indigènes ont en soi-même la nouvelle jusqu'à dans les villages les plus éloignés ; et si, par un hasard malheureux, un éléphant vient à être tué avant la période révolue, le peuple cambodgien, désespéré, se croit voué aux pires calamités.

Cependant, à force d'insistance et de promesses, les conducteurs avaient consenti à tenter de faire avancer leurs bêtes dont les pieds semblaient rivés au sol par un effroyable tenace.

Tirant sur les guides, ils les obligèrent à faire quelques pas pour sortir de l'épais massif dans lequel ils se trouvaient à ce moment-là. Mais soudain, un bruit de souffles puissants les arrêta net : dans une mare vaseuse, tout un troupeau de buffles sauvages, entonnés d'un bruit de mufles, jetaient sur la caravane des regards menaçants.

Déjà les Européens armaient leurs fusils, décidés à donner la chasse à ces terribles animaux s'ils étaient attaqués par eux, et cependant remplis d'appréhension sur l'issue de la lutte ; mais les conducteurs, d'un commun accord, avaient fait volte-face et disparaissaient dans un fourré, entraînant avec eux les chars et les touristes. Attentifs à tous les bruits, ils s'imaginaient sans cesse être poursuivis par les buffles sauvages dont pas un cependant ne montra sa tête courue.

Mais l'alerte avait été chaude et l'émotion vive parmi les Européens comme parmi les indigènes. Nous réussîmes pourtant à obtenir de ces derniers de nous accompagner et nous interrompîmes à l'endroit où ils avaient interrompu leur chemin loin de la vue des buffles dont, ils semblaient craindre jusqu'à l'arrivée d'une poursuite tardive.

Enfin, les ruines d'Angkor apparurent au travers d'une épaisse végétation qui masquait par endroits. Des avenues dalles, servant de ponts, des rangées de dragons en balustrades qui soutenaient un cordon de garçons, conduisaient à l'intérieur de la ville qu'une enceinte rectangulaire entourait.

L'une des entrées, l'entrée sacrée appelée la *Porte des Morts*, menait au temple de Beyhoun salon du roi. A la base de cette porte, douze éléphants portaient, accroupis sur leurs dos énormes, douze dieux aux attitudes diverses. De petits dragons les portaient sur leurs corniches ; au-dessus d'eux, alignés avec symétrie, apparaissaient une armée de saints en prière, et un peu plus haut, dominant le tout, la tête gigantesque de Brahma aux quatre faces, coiffée d'une tiare à trois points inégaux que terminaient de petites statues dorées.

Pour pénétrer dans le temple aux trois enceintes étagées, dont les cinquante-deux tournelles s'ornaient toutes de la quadruple face de Brahma placide et souriant, couronné de tiaras aux formes diverses, nous dûmes franchir d'énormes pierres ébouées et branlantes, dont l'ascension n'était pas sans danger.

Des regards s'ouvraient comme des guenilles de monstres au travers des pierres couvertes en entier de sculptures d'une richesse inouïe. Une chevelure de lianes couronnait les têtes formidables de Brahma. Des arbres gigantesques, après avoir disjoint les murailles, renversaient les colonnes carrées ou rondes et prenaient leur place avec hardiesse, soutenant les voûtes branlantes de leurs troncs puissants. Des racines tombaient des plafonds et semblaient de monstrueux serpents balançant au-dessus des excursionnistes leurs corps souples aux multiples torsions.

Ceux-ci, après avoir gravi de monumentaux escaliers, traversèrent des péristyles aux piliers décorés de personnages, couronnés de visages souriants, et de statues de bronze ou de pierre, festonnées de bas-reliefs peints et dorés, représentant des bayadères tantôt vêtues de sampouts et de vestes brodées, tantôt presque nues, tenant à la main des fleurs à longues tiges et dansant au son des tambours, des sistrars et des balais. Un peu plus loin, des chasseurs à cheval entourant un prince tirant de l'arc, accroupi sur un éléphant richement caparoté, poursuivaient une troupe de chevreuils et de cerfs. Ailleurs, la mer était représentée, repaire fantastique de poissons et de monstres, à la surface de laquelle glissaient de gracieuses fées sur un rivage, un Vishnou à quatre bras étouffant un serpent et terrassant des géants et des fauves.

En quittant le temple, nous croisées des bonzes, aux têtes rasées, vêtus de safran, portant du riz et des bananes, offrandes des fidèles, et inspectant nos mains comme pour se rendre compte que nous n'avions rien dérobé.

Puis nous avons repassé le pont et jeté un dernier regard sur la ville en ruines et sur les serpents des parapets, gardiens de l'entrée, semblant menacer l'audacieux touriste qui s'en approche, tandis que le cordon des bonzes géants qui soutient leurs corps monstrueux paraît faire de surhumains efforts pour les immobiliser.

Mme de Sainte-Suzanne.

A Travers les Revues

L'origine des chansons de geste

Parmi les plus drôles de choses qu'on doive à l'esprit ingénieux et imprudent des érudits du dix-neuvième siècle, il y a la théorie de l'épopée. Elle dérive, cette théorie, des travaux que Wolff et d'autres savants d'outre-Rhin formulèrent bientôt touchant Homère et les poèmes homériques. Il fut assez vite convenu qu'Homère, en somme, n'avait pas existé.

Cette découverte fut par là remarquable hardiesse. Seulement, comme l'*Iliade* et l'*Odyssee* continuaient d'exister, elles, on dut expliquer leur origine. Impossible de leur donner un auteur autre qu'Homère. Et d'autant plus qu'on n'en voulait point à Homère ; on n'avait, personnellement, rien contre lui ; ce qu'on désirait, c'était que l'*Iliade* et l'*Odyssee* n'eussent pas d'auteur. Alors, quoi ? Ces deux poèmes seraient nés tout seuls ? Mais oui !...

Réduite à sa plus simple expression, mais à sa véritable expression, voilà, au bout du compte, la doctrine des négateurs d'Homère.

Où, l'épopée serait un poème d'un genre très particulier, qui aurait la propriété de naître spontanément au milieu des foules des époques primitives. Ces foules seraient douées de poésie et, bref, chanteraient, comme en chœur, des épopées involontaires.

Quand on eut trouvé cette explication

de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*, ce fut tentant, certes, d'en faire autant pour les autres épopées. On expliqua presque pareillement la formation de nos chansons de geste. Et il n'est pas jusqu'au grand Gaston Paris lui-même qui n'ait été victime de ces théories redoutables.

Mais une théorie nouvelle et toute différente résulte des travaux si remarquables de M. Joseph Bédier. On en trouvera tous les éléments précis dans ses *Légendes épiques, recherches sur la formation des Chansons de geste*, et M. André Chauxmeix vient de les résumer, de la façon la plus intelligente et claire, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*.

Voici, d'après M. Chauxmeix, l'idée de Gaston Paris :

Toute la vie des guerriers était enveloppée de poésie vivante ; ils se sentaient eux-mêmes des personnages épiques ; ils entendaient d'avance, « au milieu des coups de lance et d'épée, la chanson glorieuse ou insultante que l'on faisait sur eux ». On est né l'épopée de Roland, celle de Raoul, celle de Girard ? Sur le champ de bataille. En ce temps-là, ceux qui se livraient aux combats savaient aussi composer des chansons. « Préparés depuis l'enfance, commençant vaillamment avec Charles Martel à son apogée sous Charlemagne, renouvelés puissamment sous Charles le Chauve et ses premiers successeurs, la fermentation épique d'où devait sortir l'épopée s'arrête au moment où la nation, définitivement constituée et a revêtu pour plusieurs siècles la forme féodale. Avec l'avènement de la troisième race, la période de production épique spontanée est close... »

La production épique spontanée !... Semblablement, Frédéric Schlegel écrivait, à propos de l'épopée homérique : « Ce n'est pas une œuvre qui ait été conçue et exécutée ; elle a pris naissance, elle a grandi naturellement. » Un autre disciple de Wolff, Jacob Grimm, généralise : « La véritable épopée, dit-il, est celle qui se compose elle-même ; elle ne doit être écrite par aucun poète. » Et Steinthal : « L'épopée grecque est une production organique ; elle est dynamique... » Dans le jargon des universités allemandes, tout cela revient au même ; et il ne s'agit enfin que de présenter les épopées de tous pays comme des productions spontanées.

Pour ce qui est de l'histoire littéraire de la France, — selon Gaston Paris, que résume M. Chauxmeix, — à partir de 987, il n'y a plus d'« épopée » proprement dite. Plus tard, au douzième et au treizième siècles, on reprendra la matière épique antérieure à cette fin du dixième siècle, et on écrira les chansons de geste qui nous ont été conservées.

Première difficulté, — ou première commodité : — il ne reste absolument rien de cette prodigieuse floraison légendaire qu'on suppose, qu'on affirme et sur laquelle on épilogue et qu'on nous présente comme la matière même de nos épopées, absolument rien !... De sorte que nos théoriciens sont tout à fait libérés d'épiloguer à leur guise ; il ne leur manque que des preuves ; mais ils ne s'en soucient guère.

Maintenant, arrivons à la théorie de M. Joseph Bédier. Mais, comme il procède analytiquement, suivons-le dans son analyse, dont nous indiquerons les conclusions.

Soit le cycle si beau, si original, si varié, si glorieux, si amusant de Guillaume au court nez. Ce cycle comprend vingt-quatre chansons, et huit sont particulièrement consacrées à Guillaume.

Quelle est la matière historique des chansons de Guillaume ?... Dans ses *Epopées françaises*, Léon Gautier raconte qu'on a fondé ensemble les histoires de plusieurs Guillaume, — Guillaume de Normandie, de Provence et du Nord ; — on a juxtaposé les traits qu'on empruntait à chacun d'eux et l'on a formé ainsi un personnage synthétique, qui est le Guillaume de l'épopée...

M. J. Bédier est parti courageusement à la recherche de ces divers Guillaume. Il en a rencontré seize, sur la foi des critiques ; il a discuté leurs titres, il leur a demandé ce qu'ils avaient exactement fourni à la légende. Et, un à un, les seize Guillaume sont évanouis, comme autant de fantômes qui ne devaient leur importance qu'à l'ingéniosité systématique des érudits... A mesure que M. Bédier examinait de plus près ces constructions, de loin si imposantes, les a vues se dissiper en fumée comme des palais de rêve. Il a reconnu, dans le *Couronnement de Louis*, un vaste récit où la vérité historique est nulle, mais où l'unité du personnage principal, la logique de la structure sont certaines et ne diffèrent pas beaucoup de celles de l'*Henriade* ou de *Salomée*. Tout le cycle de Guillaume d'Orange est composé comme si des poètes avaient emprunté seulement à la réalité le nom de leur héros, l'idée très générale de ses luttres contre les Sarrasins et celle de sa retraite pieuse : le reste est imagination.

Alors, comment se fait-il que, deux ou trois siècles après la mort de Guillaume d'Orange, les poètes aient eu l'idée de le tirer de l'oubli où il était, de le chanter, de le célébrer et de composer autour de sa légende qu'ils organisaient un groupe de vingt-quatre épopées ?... C'est ici qu'intervient la très intéressante découverte de M. Bédier.

La légende de Guillaume nous est rapportée par deux sortes de textes : les épopées du cycle de Guillaume, écrites dans la langue vulgaire du Nord, et, secondement, la *Vie de saint Guillaume*, composée au douzième siècle, en latin, par les moines du couvent de Gellone.

Entre ces deux documents, il y a certaines analogies, et qui sont d'autant plus significatives qu'elles portent sur des faits de détail et sur des faits qui n'ont aucune authenticité historique. Il faut expliquer cela ; ou bien, en d'autres termes, il faut que l'explication qu'on donnera des épopées de Guillaume tienne compte de cette importante et singulière constatation.

Les mêmes faits se trouvent rapportés (dans le texte vulgaire et dans le texte latin) de la même manière ; les descriptions y sont exactes ; des particularités curieuses, comme le passage du saint à Aniane avant la fondation de Gellone, comme la station plaine à Saint-Julien de Brioude, y sont pareillement notés ; bien plus, des exploits inventés se retrouvent dans l'un et dans l'autre, comme cette bataille d'Orange, qui n'a jamais eu lieu, contre le roi sarrasin Thibaut, qui n'a jamais existé. Il n'y a pas là des rencontres accidentelles, mais une concordance régulière ; il n'y a pas là une chance inouïe de Guillaume deux fois sauvé de l'oubli à la même date par des érudits et par des chroniqueurs monastiques ; il y a une volonté commune.

M. Bédier repère, sur la carte de France, tous les lieux où les chansons conduisent Guillaume de Paris au désert, en passant par Brioude, l'Auvergne, Saint-Gilles, Nîmes. Cette ligne est exactement l'ancienne « via Tolosana » que

suivaient les pèlerins pour aller du Nord à Saint-Jacques de Compostelle.

On a un Guide des pèlerins, du douzième siècle. Il nous apprend que les pèlerins étaient invités à ne pas oublier Gellone...

Pour les y encourager, dit M. Chauxmeix, on leur chantait les exploits du saint, fameux dans toute la région. Saint-Guilhem n'était pas un ermitage désolé, c'était une abbaye située près d'une grande route ; et, comme elle possédait la tombe de Guillaume, elle recevait beaucoup de visites. Elle eut le désir bien naturel d'en recevoir toujours et de rendre éclatante la gloire du saint.

Alors les chroniques et les traditions monastiques servirent à documenter les jongleurs. Ceux-ci accompagnaient volontiers les pèlerins. Aux étapes, aux abords des monastères, des hospices, des chapelles et des sanctuaires, afin de les divertir et de les intéresser aux lieux où l'on était, ils leur chantaient de belles histoires. C'est pour cela que les épisodes principaux du cycle de Guillaume se groupent autour de certaines étapes, sur divers points du parcours que suivaient les pèlerins.

Dans une des chansons du cycle, Guillaume décrit l'itinéraire qui sera le sien de Paris au champ de bataille où il combattra les Sarrasins. En l'bien, c'est justement l'itinéraire du *Guide* : Paris, Brioude, Le Puy, Nîmes, Saint-Gilles...

On dirait que tout est combiné (dans le cycle) pour qu'à chaque point important du voyage se retrouve le souvenir de Guillaume.

A Paris, pour le départ, les pèlerins se réunissent à l'hospice Saint-Jacques... C'est là que Guillaume lutte contre Isore le sarrasin, dans le *Montage Guillaume*.

Les pèlerins passent par Le Puy... Guillaume s'y arrête aussi, pour faire ses dévotions à Notre-Dame du Puy.

Les pèlerins passent par Brioude... Guillaume, dans le *Charroi de Nîmes*, s'arrête à Brioude, pour prier à la collégiale de Saint-Julien ; et, en d'autres chansons, il est dit que Brioude possède des reliques de saint Guillaume.

Les pèlerins passent par Nîmes... Et, à Nîmes, une fête solennelle était consacrée à saint Guillaume.

Les pèlerins passaient dans le voisinage d'Arles ; et ils allaient visiter la nécropole gallo-romaine des Aliscamps... Les chansons du cycle de Guillaume ont transformé ce lieu en un champ de bataille, où périt Vivien et où sont ensevelis plusieurs des morts de Roncevaux.

Toute la route est, pour ainsi dire, jalonnée de souvenirs héroïques et pieux. Les chansons du cycle de Guillaume semblent cheminer avec les pèlerins, — dit M. Chauxmeix.

Conclusion de M. Joseph Bédier :

Si, par maladie ou par accident, le comte Guillaume de Toulouse était mort vers l'an 803 avant d'avoir pu se rendre au monastère d'Aniane et de fonder le monastère de Gellone, pas une des chansons de geste et pas une des légendes de notre cycle n'existerait. Et pas une de ces chansons ni de ces légendes n'existerait si, par hasard, trois siècles ou plus après la mort de cet homme dans l'abbaye de Gellone, les moines de cette abbaye n'avaient eu le souci d'attirer vers ses reliques les pèlerins de Saint-Gilles de Provence et de Saint-Jacques de Compostelle.

Quand l'étude des chansons de Guillaume d'Orange eut mené M. Bédier à cette conclusion, il résolut d'examiner les autres cycles d'épopées médiévales. Il le fit avec la méthode la plus rigoureuse ; et il ne cherchait pas la confirmation, sous la forme d'une règle générale, de ce que les chansons de Guillaume lui avaient enseigné. Plutôt, il redoutait cette conclusion qui bouleversait les idées de son maître Gaston Paris. Mais voici :

Il y a, — conclut-il, — des relations entre la chanson de Gormond et Isembard et l'abbaye et la foire de Saint-Riquier ; entre le roman de Raoul de Cambrai d'une part et l'église et la foire de Saint-Géry, de Cambrai ; les abbayes d'Homblies de Saint-Michel-Thiérache, de Waulsort d'autre part. Il y a des relations entre la légende d'Ogier et le Danois et le monastère de Saint-Faron de Meaux ; entre la chanson du *Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem* et l'abbaye et la foire de Saint-Denis en France ; entre la chanson de Fierabras et cette même abbaye. Il y a des relations entre certaines branches de la chanson des Lorrains et les foires de Champagne ; entre la chanson des saisons et le pèlerinage d'Aix-la-Chapelle et de Cologne ; entre la chanson de Renaud de Montauban et ce même pèlerinage prolongé jusqu'à l'abbaye de Clugny.

Il y a d'autres légendes épiques et bien d'autres monastères que je sais et que je ne sais pas. Ces propositions expriment, non pas des hypothèses, mais des faits.

Voyons la *Chanson de Roland*. Sous l'impression immédiate de la mort de Roland, des chants populaires seraient nés, que les âges auraient transmis jusqu'à l'époque où toute cette spontanéité épique fut abouti à la *Chanson de Roland*. C'est là l'explication de Gaston Paris. Mais ce fait d'armes, si célèbre, si largement national, n'est signalé par aucun autre texte, du neuvième au onzième siècle inclusivement.

M. Bédier rattache la chanson de Roland à l'histoire d'un itinéraire de pèlerins. Nous avons vu la route qui, de Paris, passe par Brioude, Arles, Saint-Gilles, Toulouse : c'est là que s'est formé le cycle de Guillaume d'Orange. Mais il y avait encore trois autres routes ; et toutes se réun



## LE LIVRE DE DEMAIN

## LES MÉMOIRES

## PRINCE DE HOHENLOHE

Nous avons eu la bonne fortune de publier, dans un de nos derniers numéros, un extrait considérable du troisième volume des *Mémoires de Hohenlohe*. Ce volume paraîtra la semaine prochaine chez l'éditeur Conard. Voici quelques pages nouvelles de ces souvenirs qui apportent une contribution si importante à l'histoire de la fin du dernier siècle. Elles se rapportent au séjour que fit, à Paris, le prince de Hohenlohe, comme ambassadeur.

Varzin, 23 octobre 1884.

Aujourd'hui, après déjeuner, nous revînmes sur la politique à tenir à l'égard de la France. Le Chancelier montrait, comme en d'autres occasions déjà, qu'il était fort à désirer pour nous que la France eût des succès en Afrique. Nous devions nous réjouir qu'elle trouvât des satisfactions ailleurs qu'au bord du Rhin. Rien n'empêchait que nos relations ne se poursuivissent sur le pied d'une paix amicale. Tant que la France n'avait pas d'alliés, nous n'avions rien à craindre d'elle. Et nous la battons, même si l'Angleterre se mettait de son côté. A ce propos, il me racontait le trait suivant de son séjour à Paris, en 1867 : il voyait alors fréquemment le maréchal Vaillant, qui avait une préférence pour lui. Bismarck, lui disait-il un jour, est populaire chez les soldats français, comme un gendarme qui n'a pas froid aux yeux. Bismarck lui ayant répondu qu'il acceptait ce témoignage avec plaisir, comme une garantie pour la durée de nos bonnes relations, Vaillant lui avait répondu : *Ne vous y trompez pas, il faudra tout de même croiser les baïonnettes.* — « Et pourquoi ? » demanda Bismarck. — *Nous sommes comme le coq qui ne veut pas qu'un autre coq crie plus fort que lui.* — *Et bien, reprit Bismarck, vous allez nous trouver au rendez-vous.*

Le soir, le Prince me dit encore : Quel que soit le ministre en France, il ne changera rien à notre politique pacifique, pas même Gambetta.

Paris, 4 décembre 1884.

Hier, premier dîner chez Gambetta, qui avait invité tout le Corps diplomatique. Il nous reçut à la porte des salons. J'avais pour voisins le nonce, qui occupait la place de la maîtresse de maison, en face de Gambetta, et le nouveau ministre de l'intérieur, un jeune homme d'un extérieur et d'une conversation agréables. Gambetta avait à ses côtés Lyons et Orloff. Le dîner provenait des cuisines du fameux chef Trompette, et non pas de chez Potel et Chabot, comme les dîners de ministères en général. Partant, il était très bon, et ne me causa aucun dérangement d'estomac comme la plupart des dîners officiels. Après dîner, je m'entretins avec Spuller, avec Gambetta. Ce dernier me disait qu'il ne comprenait pas l'opposition qu'on faisait à la politique financière du Chancelier, puisque, après tout, elle tendait à fortifier l'unité de l'Empire. Je lui expliquai que le parti de l'opposition, tant progressiste que Centre, était adversaire de cette unité et fédéraliste. Il l'ignorait, et comprenait dès lors leur politique. Le discours du Chancelier avait rempli d'admiration, notamment le passage sur les remerciements.

16 décembre.

Hier Gambetta dîna chez moi. En fait de ministres, outre Gambetta, seulement

Paul Bert, Waldeck-Rousseau et Proust; du Corps diplomatique Kern et Beyens; enfin Berger et Pallain. Le bruit ayant couru que je n'avais invité que les ministres qui s'étaient fait présenter à moi ou qui m'étaient sympathiques, je m'étais empressé, le 19, après que Cochery se fut excusé, d'aller inviter Paul Bert (le ministre le plus décrié dans la haute société). Je lui dis ouvertement le motif de ma démarche, et il accepta sur-le-champ avec grand plaisir. Le dîner se passa très bien. J'avais pour voisins Gambetta et Waldeck-Rousseau. Beust jouait le rôle de maîtresse de maison.

Comme on se levait de table, la nouvelle arriva que Rochefort était acquitté dans le procès Roustan. Gambetta haussa les épaules en disant que c'était en somme une erreur d'avoir ouvert ce procès. Lui-même avait été accusé de détournements, et ses amis l'avaient poussé à porter plainte. Mais il s'y était toujours refusé, sachant bien que les procès ne nuisent qu'au plaignant. La presse était friande de déclarations, et le public voulait qu'il y en eût. Par conséquent, le jury acquittait toujours, même si la faute était patente.

Paris, 14 janvier 1882.

Aujourd'hui, quarante et un ans que mon père est mort !

Je suis arrivé ici hier soir avec Elisabeth. Ce matin, j'ai fait visite à Gambetta, chez qui se trouvait Spuller. Je n'y restai qu'un instant, parce qu'il était très occupé. Il me parla de la révision et de la nécessité d'adopter le scrutin de liste dans la Constitution. Il paraît sûr de son affaire, et disait en riant : *Ils le voteront !* A son avis, le scrutin de liste, agissant à la façon d'une épée de Damoclès, est seul capable de former une majorité solide, sans laquelle on ne peut gouverner. *On ne peut pas gouverner si on doit se former chaque jour une nouvelle majorité.*

19 janvier.

Les élections pour la Commission de la révision constitutionnelle ont donné, dans les bureaux, une proportion de 32/33 d'adversaires du scrutin de liste. Blowitz prétend que Gambetta ne réussira pas à le faire passer, qu'il ferait mieux de se borner à combattre la révision générale et de porter ses efforts sur la révision partielle. De cette manière, il pourrait se maintenir. Autrement, s'il ne demeurait pas du scrutin de liste, il tomberait. Or, mon rapport annonçait aujourd'hui que Gambetta ferait passer le scrutin de liste, et je me demande si Blowitz a raison. A la Bourse, lutte entre Bon-toux et les juifs.

Paris, 31 janvier 1882.

Blowitz dit que Gambetta prend désormais rang parmi les « Sauveurs », à côté de Chambord, du prince Victor-Napoléon, etc. Il ne sera appelé que le jour où l'on aura besoin de lui pour sauver le pays. Blowitz lui reconnaît un talent oratoire peu commun, du courage, de la résolution et du savoir faire parlementaire, mais il lui refuse les qualités de l'homme d'Etat. Démocrate autoritaire, il cherchait à gagner le peuple par des promesses pour se donner puissance et pouvoir.

Son rôle est provisoirement terminé. Puisqu'il s'est identifié avec le scrutin de liste, il devra dorénavant poser le scrutin de liste comme condition de sa rentrée aux affaires. Et comme la Chambre n'y consentira pas avant 1885, jusqu'à cette date il est, par conséquent, exclu de la Constitution est abandonnée. Le règlement n'exige pas du tout

que la décision de la Chambre soit soumise au Sénat.

Varzin, 8 novembre 1882.

A propos de Tourgueneff, le Prince disait aujourd'hui que c'était le plus spirituel des écrivains de toutes les nations actuellement en vie.

Le soir, Bismarck causa longuement en fumant sa pipe. Il me chargea de remettre ses salutations à Saint-Vallier et de lui dire que nous le regrettons. — Parlant des affaires de France, il disait : « Nous n'avons pas à nous inquiéter si les locomotives françaises et anglaises entrent quelque part en collision. Au reste, nous en restons à notre attitude bienveillante ; nous ignorons les aboiements des chauvins et déclarons aux Français que nous ne les menaçons d'aucune circonstance, même si les calamités foudroyaient sur eux, tant qu'ils se détournent du Rhin. Partout ailleurs, qu'ils suivent leur bon plaisir. La République nous agré, dans la Monarchie, nous aurions une menace de guerre. S'ils nous attaquent, nous nous défendrons. Ils se pourraient même que nous les attaquions si la Monarchie nous paraît menaçante. »

Gastein, 6 septembre 1883.

Départ d'Aussée le 5 à une heure. Fait route avec beaucoup de monde, entre autres avec le ministre roumain Brătianu. A Lend, je trouve ma voiture et poursuis mon chemin sans m'arrêter. Il fait froid. J'arrive à Gastein à cinq heures et demie et j'écris aussitôt deux mots à Herbert Bismarck, qui ne tarde pas à venir. Son père m'attendrait le lendemain à midi et quart. Nous parlons de choses et d'autres, des Français, des Anglais, des Russes et de leurs armements, des dispositions antirusses du prince Alexandre. A onze heures, je me couche, et après une nuit de cauchemars, je me lève à six heures. Je m'habille, prends un bain et vais déjeuner à la Promenade. Devant l'hôtel je trouve Beust, avec lequel je fais un tour. A midi et demi, je me rends chez Bismarck. Il a maigri, mais paraît bien portant, et jouit de toutes ses facultés. Il est indigné contre le *Tim* qui exalte la France contre nous, et voudrait qu'on entreprit une contre-campagne dans la presse.

« Nous ne demandons rien à la France, disait-il. Une guerre ne nous rapporte aucun avantage. De l'argent, oui, mais on ne fait pas une guerre pour de l'argent. Et nous avons déjà trop de Français chez nous. » Ensuite il passe aux armements russes. « Ils ont toujours la bouche pleine de belles paroles, ce qui ne les empêche pas de continuer à armer et de se tenir à la frontière prêts pour la lutte. A quoi me servent tant de beaux discours, si je sens pistolet braqué sur ma poitrine ? Cela ne peut continuer sur ce pied. Ils protestent bien qu'ils n'en veulent qu'à l'Autriche, mais nous ne pouvons laisser à l'Autriche ni l'Albanie ni la Macédoine. Si nous assisissions impassibles à ces événements, nous nous exposerions à voir se lever contre nous, après la guerre, une triple alliance russo-anglo-française. Quoiqu'en Europe ne peut se tenir tranquille, menace la paix est un trouble-à-rien. » Je devine que le dessein de Bismarck est d'étendre toujours plus loin ses alliances. La présence de Brătianu, qui lui a demandé à Gastein, traités de triple alliance avec la Roumanie. Bismarck tourne des regards inquiets du côté de la Bulgarie, où maintenant le prince montre les dents à la Russie. Il lui donne raison. Le prince de Monténégro convoite l'Herzégovine, en échange de quoi il s'engagerait vis-à-vis des Turcs à maintenir l'ordre en Albanie. Kara-

georgievitch brigue le trône de Bulgarie, afin de recevoir la Serbie. C'est l'intrigue russe dans la péninsule des Balkans. Nous fûmes interrompus par l'arrivée de Brătianu. Le prince nous présente l'un à l'autre.

Paris, 4 novembre 1883.

Aujourd'hui, visite à Grévy. Je ne manquai pas de lui dire, au cours de l'entretien, que les sentiments du gouvernement impérial pour la République française n'avaient pas changé, et que nous souhaitions que nos bonnes relations continuent comme par le passé. M. Grévy me répondit que la République n'avait pas d'autre désir, et qu'elle savait estimer à sa juste valeur la bienveillance que elle rencontrait auprès du gouvernement allemand depuis treize ans. Quand j'en vins à parler des espérances monarchistes et des bruits de certains dangers auxquels la République serait soi-disant exposée, il me répondit avec une vivacité inusitée que c'était uniquement la cloche réactionnaire. Mais la République n'avait pas cessé de plaire au peuple, qui s'en tenait pour le moment à cette forme d'Etat. Les élections le prouvaient. Le reproche fait aux élections, qu'elles ne sont point l'expression vraie de l'opinion du peuple, manquait de fondement. L'esprit du peuple français était pénétré du principe de l'égalité, démocratique de part en part. Quoiqu'on s'avisait de résister à ce courant démocratique et égalitaire, le danger ne venait point du petit groupe impuissant des monarchistes, mais bien des anarchistes. C'est contre eux que devait porter tout l'effort du gouvernement. Ils gênaient et bouleversaient le paisible développement du pays. Malheureusement, le gouvernement était arrêté dans sa tâche par l'insuffisance de la législation à l'endroit de la presse. A supposer même qu'une tentative de restauration réussît, elle n'aurait pas de durée. Du reste, la restauration était impossible, car en France celui qui a le pouvoir en main peut changer le régime, et les monarchistes sont impuissants.

Le prince Orloff me parlait aujourd'hui des bruits inquiétants qui couraient à la Bourse sur la guerre avec la Russie, et prétendait que ces bruits répandaient toujours à l'époque fixe, en automne, après la moisson, quand le rouble était en hausse. Les financiers et industriels russes ayant un intérêt capital à maintenir le cours du rouble aussi bas que possible, s'efforçaient de semer la panique sur les marchés d'argent européens en répandant des bruits alarmants. La combinaison leur réussissait d'ailleurs.

Orloff ne voit aucun sujet d'inquiétude à Paris. Il soutient que les Orléans ont peu de chances pour eux, et plaisante sur les nouvelles que M. de Bleichroeder a rapportées de Paris à Berlin, et qu'il a simplement empruntées à un rapport de M. de Sabouloff. Bleichroeder, dit-il, est l'écho de l'abbé Rothschild. Or, les Rothschild sont prévenus par leur expérience légionnaire et orléaniste, et se font des illusions. Les bonapartistes ont encore de meilleures cartes dans leur jeu.

Friedrichsruh, 24 janvier 1884.

Déjeuné ce matin avec Manteuffel et Bismarck. Ce dernier nous lit quelques dépêches de Reuss relatives au séjour de Giers à Vienne. Giers est inquiet et nerveux et redoute de rentrer à Saint-Petersbourg, parce que Sabouloff lui a gâté le terrain. Sabouloff ne veut pas être envoyé à Londres, mais tient à rester à Berlin. Orloff n'en prendra pas moins le poste de Berlin, Mohrenheim

restera à Londres et Sabouloff viendra à Paris. Le Chancelier le déplore.

A l'égard du Tonkin, Bismarck me chargea de déclarer ouvertement à Paris que nous comptons agir loyalement envers la France, et que rien ne pourrait nous faire sortir de notre neutralité. Libre à la France de faire la guerre sur terre ou sur mer. Tattenbach est désavoué. Le prince estime que la France devrait aller énergiquement de l'avant en occupant quelques îles.

Chantilly, 18 juin 1884.

De retour à Paris, j'y trouvai une invitation du duc d'Aumale pour une partie à Chantilly, le 17 juin, que j'acceptai. Hier, à trois heures de l'après-midi, je me rendais donc à la gare avec Bülow, qui était également invité. Nous y rencontrâmes le marquis et la marquise de Beauvoir, et fîmes le trajet dans le même coupé. Le même train emmenait à Chantilly Menabrea et sa femme, le duc et la duchesse de Rivoli, Sardou, le duc de Rivière et quelques autres personnes. A Chantilly, le duc était à la gare, attendant la duchesse de Chartres, qui arrivait par le même train. Elle, la marquise de Menabrea, le duc d'Aumale et moi, primes place dans une voiture découverte, les autres invités suivirent, et tout le monde se mit en route pour le château en passant par les grandes écuries, qui peuvent loger jusqu'à deux cents chevaux. On se réunissait dans une vaste galerie ornée de fort beaux portraits. Les présentations faites, on fit le tour des appartements pour en examiner les curiosités. Sur chacune, le duc donnait des renseignements en homme très informé. Les chefs-d'œuvre étaient réunis dans une petite rotonde, parmi lesquels un très beau Raphaël, quelques Greuze, Salvator Rosa, Decamps, de la Roche, etc. Quand on eut tout vu, les messieurs allèrent fumer dans la bibliothèque. A sept heures et demie, je me retirai dans la chambre qu'on m'avait réservée, un très beau salon qui contenait le portrait du duc par Bonnat, et plusieurs portraits de Condé.

J'y retrouvai aussi Louis-Joseph de Bourbon, dont j'ai vu si souvent la lettre de notification dans mes archives de Schillingstorf; un homme en manteau rouge, au visage aimable. C'était le duc de Condé qui signait officiellement « Bourbon ». A huit heures, dîner. Je conduisis la duchesse de Chartres et pris place entre elle et sa fille, la princesse Marie. Celle-ci n'est point précisément belle, mais jolie, bien élevée et éveillée, une des plus gentilles princesses qu'il m'a été donné de rencontrer. Pendant le dîner, un orchestre jouait de la musique ancienne, de Grétry, Gluck, puis de quelques musiciens modernes. Le tout en sourdine, de façon à ne pas gêner. La salle à manger est superbe, tendue de tapisseries provenant des Condés, et de boiserie rehaussée d'or. Au sortir de table, on se réunit dans d'autres salons, style Louis XIV, blancs et or; tableaux des batailles du grand Condé; ses armes, trophées, etc. Les messieurs retournèrent à la bibliothèque, où le duc conta des histoires en fumant sa pipe.

A onze heures, nous rejoignons ces dames, et après le thé, on se sépare. La richesse et l'harmonie de l'aménagement font de ce château quelque chose de tout à fait à part. On écrit des volumes à ce sujet. Reparti pour Paris aujourd'hui à dix heures.

Paris, 23 mai 1885.

Hier à une heure et demie mourait Victor Hugo. J'ai appris la nouvelle à

l'avenue d'Eylau, où j'avais été prendre des informations. On lui prépare de grandes funérailles. Je suppose que le corps diplomatique n'y sera pas convoqué. Pour mon compte, je suis bien résolu à n'y prendre part en aucun cas.

31 mai.

Depuis hier, le corps de Victor Hugo est exposé sur un catafalque, sous l'Arc de Triomphe. Pendant toute la journée, la foule n'a cessé de défiler devant le catafalque; la place était convertie de milliers de personnes. Le soir, l'affluence grandit encore; à neuf heures, la cohue était effroyable. Les gens se poussaient et criaient comme à la foire, et regrettaient que l'Arc de Triomphe ne fût pas mieux éclairé. Plusieurs d'entre eux s'attendaient probablement à un feu d'artifice. L'impression était très singulière de cet Arc, du haut duquel flottait un long crêpe, avec le catafalque au-dessous, le tout s'élevant sur le clair de lune et tout autour ce grouillement humain qui oubliait tout à fait que là un homme mort était étendu.

L'inhumation aura lieu demain. Je ne me suis pas excusé, car nous n'avons pas été formellement invités. On nous a seulement réservé des places. Il y aurait à mon sens aussi peu de tact que de dignité de ma part de suivre le convoi du poète de l'Annie terrible. Mohrenheim, qui a nettement déclaré s'abstenir, m'a demandé le soir encore ce que je comptais faire; j'ai répondu que je ne songeais pas à y prendre part.

2 juin.

Les funérailles de Victor Hugo se sont faites hier en grande pompe. Pas de convoi funéraire, à proprement parler, mais plutôt une fête populaire à grand fracas et d'un caractère plutôt gai. Les discours prononcés devant l'Arc de Triomphe et devant le Panthéon sont les uns insignifiants, les autres simplement absurdes. Toute la population se réjouissait de pouvoir montrer au monde entier qu'elle ensevelissait un grand homme et qu'il en restait un. Les ambassadeurs d'Autriche et d'Espagne, qui s'étaient abstenus comme moi de toute participation, sont indignés de voir dans les journaux que nous sommes censés avoir assisté à la solennité (voire même en uniforme !).

JOURNAL

Paris, 8 octobre 1885.

Remis aujourd'hui ma lettre de rappel à M. Grévy, sans audience solennelle; une simple visite en pardessus. Ce que nous avions à nous dire, nous le dîmes au cours de l'entretien sans aucune rhétorique. Je lui transmis le vœu de l'Empereur de conserver de bonnes relations avec la France. Il me remercia. A mon tour, je le remerciai de sa confiance et de l'accueil qui m'avait été fait à Paris, et lui dis mon regret de m'en aller. Il me recommanda nos anciens compatriotes. Ensuite, je fis ma visite à Mme Grévy, où l'on échangea de nouveau quelques phrases. J'étais si mélancolique que le vieux couple me toucha et que les manières doucereuses du général Pittié pour un peu m'eussent impressionné.

Prince de Hohenlohe.

Imprimeur-gérant : QUINTARD

Paris, Imprimerie du Figaro, 26, rue Drouot

MADRIGAL  
MUSIQUE DE AIMÉ LACHAUME

Andante. Poco rall. Dim. T<sup>o</sup> rubato. Legato. PP mf espressivo. Poco rall. a Tempo. Cresc. Un poco animato. Cresc. Rall. a Tempo. Animato. PP

Dim. poco a poco. Rall. Molto rall. a Tempo. PPP. Poco rall. a Tempo. Rall. poco a poco. Molto rall. a Tempo. Molto rit. Ped.

Copyright 1908, by Enoch, éditeur.